VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 12 MAI 1914 NUMERO 52

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

LA CAUSE DU MAL

Dans le numéro du 5 mars du *Petit Marseillais*, journal quotidien, de Marseille, nous trouvons sous le titre "Méfiez-vous du Canada", l'article suivant:

"Décidément on ne peut se fier à personne, pas même à un pays qui, jusqu'à présent, était appelé la seconde France. Il s'agit du Canada. Un confrère qui paraît bien renseigné, M. de Beaumont, conseille à tous de fuir ce lieu d'expatriation et il en fait un tableau horrifique.

Limitrophe des Etats-Unis sur 6,000 kilomètres de frontière, le Canada n'est pas ce que la légende a fait croire. *Les agences d'émigration appâtent les naïfs;* ceux-ci s'embarquent pour le territoire du Dominion et qu'y trouvent-ils? *Des froids qui vont jusqu'à 40 degrés sous zéro, pas de printemps, des neiges jusqu'en mai, puis, subitement, des chaleurs de 35 degrés à l'ombre, un automne de quinze jours et l'hiver de nouveau.*

L'émigrant ne juge du pays que par Québec ou Montréal: mais une administration impitoyable l'expédie à quatre jours de chemin de fer, *vers des régions désertes où il se ruine, lui et les siens, dans la solitude immense, le froid, la maladie, l'insécurité et le chagrin.*

Sur la foi des prospectus et avec le mirage de la fortune lointaine, 2,000 *Français et plus vont chaque année mourir là-bas ou augmenter le nombre des malheureux.* La langue française, en cette seconde France, n'est que d'un secours illusoire. Il faut parler anglais ou végéter.

Quant aux situations commerciales ou industrielles, elles sont accaparées par l'outillage américain, la main-d'oeuvre américaine, les capitaux américains.

Alors, quoi faire là-bas? La prudence commande que l'on reste chez soi, plutôt que de se risquer en ce fâcheux Canada que nous voyons encore à travers les hauts faits de Montcalm et le prestige d'une colonisation vaincue.

Du reste, notre France n'est-elle pas assez belle pour retenir ses fils? Son climat, ses campagnes qui réclament des bras et des énergies, n'ont-ils plus d'attraits?

Ceux-là qui se sont aventureusement exilés pourraient dire qu'il n'y a pas de seconde France, de même qu'on n'a pas de seconde mère.—E. Th."

Cette virulente dénonciation de notre pays et de notre mode de propagande en faveur de l'immigration au Canada, n'est pas isolée, ne constitue pas une exception. A la fin de l'an dernier et au début de l'hiver, le télégraphe nous a fait connaître les attaques que nous subissions dans tous les pays d'Europe. On ne pouvait présenter sous de plus sombres aspects notre pays. Nous avons encore dans nos tiroirs un numéro de l'*Avenir*, quotidien catholique belge, qui contient un éreintement parfait de notre Ouest. Cela s'intitule "Miroir aux alouettes". On y affirme que des prospectus menteurs poussent "des milliers de malheureux" dans "ce pays de misère (le Canada)". "A peine débarqués, ils meurent de privations... Pendant sept mois de l'année, le pays est couvert d'une nappe de neige de 1 à 2 mètres d'épaisseur (de trois pieds et quart à six pieds et demi)... Selon l'*Avenir* de nombreux immigrants belges ont conté leurs désillusions à "La Société pour la protection des émigrants".

* * *

Le *Petit Marseillais* et l'*Avenir* se trompent. C'est bien clair pour nous. Et les nombreux colons français et belges qui ont réussi dans nos prairies seront les premiers à le dire.

Mais ces deux journaux sont catholiques, sympathiques au Canada français. D'où vient donc leur hostilité, quel est le motif de leurs violentes campagnes contre toute immigration belge ou française au Canada? Car on ne saurait supposer qu'ils ont fabriqué de toutes pièces leurs accusations contre le Canada, contre ses méthodes de propagande en matière d'immigration.

* * *

De l'un et l'autre article comme de toutes les attaques faites contre l'émigration des européens au Canada, il ressort nettement que toute cette campagne repose sur les plaintes d'immigrants déçus, trompés et exploités ici et revenus dans leur pays pleins d'aigreur et de rancune contre le Canada. Tous les renseignements fournis par eux sur l'Ouest se ressentent de cette amertume et l'on comprend facilement qu'à travers le prisme de leur souffrance, de leurs déceptions les avantages de nos prairies se rapetissent singulièrement, que la durée de l'hiver s'allonge prodigieusement et que les couches de neige se superposent jusqu'à dépasser une épaisseur de six pieds.

Pourquoi ces immigrants venus ici pleins de bonne volonté retournent-ils mécontents? Tout simplement parce qu'on les a trompés. Cela est indéniable. Nos agents d'immigration sont souvent sans scrupules et par intérêt ne font voir qu'un côté de la médaille à ceux que tentent notre pays. A les ouïr, les alouettes tomberaient toutes rôties dans le bec des nouveaux arrivés. Les futurs colons se forgent d'avance une félicité et escomptent de rapides succès. C'est dans de telles dispositions qu'ils débarquent sur le sol canadien.

Les uns réussissent, les autres échouent. De ces derniers, nombre retournent dans leur patrie. Là, ils deviennent dans tout leur entourage d'enragés dénonciateurs du Canada. Et la violence de leur dénonciation est toujours en raison directe de la duperie, de la tromperie dont ils ont été les victimes.

D'une manière générale, on peut retracer à la déception d'immigrants retournés chez eux après avoir été trompés par des agents d'immigration sans scrupule presque toutes les attaques dirigées contre l'immigration au Canada.

Il est aisé de comprendre le danger d'un pareil état de choses.

De toutes les causes qui agissent pour ou contre un mouvement d'émigration c'est certainement la propagande individuelle qui prime.

Si les premiers immigrants sont contents de leur sort, si la réalité a répondu à leur espoir, ils se feront un devoir d'attirer auprès d'eux leurs parents et leurs amis. Si, d'un autre côté, ils ont été trompés et constatent leur erreur en goûtant un peu de misère et en laissant dans le pays qui les attirait les quelques économies péniblement amassées chez eux, on peut être sûr que revenus dans leur patrie ils dénonceront avec une extrême violence la terre de mensonge et de souffrance et s'efforceront d'en éloigner tous leurs parents et amis.

Qui ne voit combien facilement la malhonnêteté d'un agent de colonisation pourrait supprimer, entraver ou restreindre le courant d'immigration des Canadiens-français de Québec ou des Etats-Unis au Manitoba. Après une tournée de propagande, un agent colonisateur amène un contingent de colons visiter des terrains. De l'exactitude des renseignements fournis par cet agent, de leur correspondance avec la réalité naîtra tout naturellement l'opinion du colon sur les chances de réussite dans ce pays. S'il constate qu'on ne l'a pas trompé, qu'on lui donne ce qu'on lui faisait entrevoir, il s'établira parmi nous et du succès qui couronnera ses efforts il se fera un argument pour amener auprès de lui ses parents ou amis de la province de Québec ou des Etats-Unis. Mais qu'on l'ait trompé, qu'au lieu de la bonne et fertile terre qu'on lui promettait, il ne trouve que du "muskeg" ou un terrain peu propice à l'agriculture, il retournera dans Québec ou aux Etats-Unis dégoûté, préjugé: il y deviendra un formidable adversaire de toute propagande future dans son milieu en faveur de la colonisation française dans l'Ouest.

Tout dépendra de la sincérité de l'agent colonisateur.

En colonisation, comme en toute autre chose, l'honnêteté est encore la plus efficace, la plus féconde des politiques.

ANARCHIE IMPERIALE

(Le *Devoir*)

L'importation d'armes par les Nationalistes irlandais est la conséquence logique d'un "coup" de l'Ulster.

Maintenant que les deux factions irlandaises sont armées et prêtes au combat, les autorités impériales concentrent leurs escadres sur les côtes d'Irlande et se tiennent prêtes, disent les dépêches, "à empêcher tout nouveau débarquement d'armes et de munitions". C'est fermer la porte de l'écurie quand le cheval est volé!

Si la guerre civile éclate demain, en Irlande, le gouvernement britannique se disculpera difficilement de la lourde faute qu'il a commise en laissant les chefs de l'Ulster fomenter l'émeute. Depuis six mois, sir Edward Carson, F.-E. Smith, le marquis de Londonderry préparent la révolution à ciel ouvert. Ils prêchent la révolte au peuple: ils sèment la sédition dans l'armée: ils défient l'autorité du roi et du parlement. Les nationalistes, sous la maîtrise puissante de John Redmond, ont fait preuve d'une endurance vraiment extraordinaire. Mais comme ils n'entendent pas se laisser égorger sans défense, ils ont répondu aux provocations de l'Ulster par des préparatifs moins tapageurs, mais qui n'en semblent pas moins sérieux. Ils se préparaient de longue main, puisque les armes et les munitions qu'ils viennent de faire entrer par la côte de Donegal sont expédiées, paraît-il, d'Amérique.

Le gouvernement de Londres prévoyait cette double tentative puisqu'il interdisait, il y a déjà quelques mois, l'importation des armes en Irlande. Pourquoi cette défense n'a-t-elle pas été suivie d'action efficace, d'une surveillance active et vigilante? Ces deux débarquements semblent s'être opérés sans le moindre mystère.

On serait presque tenté de croire que les ministres anglais, énervés par l'interminable conflit parlementaire, ont pris la résolution désespérée de jeter l'une contre l'autre les deux populations irlandaises, afin de trouver un prétexte d'intervenir à main armée.

* * *

La seule autre explication possible, c'est que la sédition dans l'armée, et peut-être dans la flotte également, a pris de telles proportions que le gouvernement, incapable d'empêcher le débarquement des armes dans l'Ulster, a fermé les yeux sur le *raid* des Nationalistes, afin de rétablir l'équilibre! Certaines dépêches officieuses font entendre que parmi les éléments qui rétabliront la discipline dans l'armée, il faut compter surtout sur le réveil de l'instinct de combat, lorsque "quelques soldats auront été tués" par les émeutiers! De là à espérer que seule la guerre civile, déclarée et entamée, décidera l'armée anglaise à porter main-forte au gouvernement, il n'y a qu'un pas. Et ainsi, les deux explications—désir d'en finir à tout prix, insubordination générale de l'armée—n'en feraient qu'une.

Les leaders des deux partis, en Angleterre, paraissent enfin se rendre compte de la gravité de la situation. Fidèles à la grande tradition britannique, ils cherchent maintenant un terrain d'accord, au-dessus des partis, pour assurer le salut de la nation. Fidèles aussi à une autre tradition anglaise, moins respectable, il semble que l'accord va se faire aux dépens de l'Irlande nationaliste. M. Redmond poussera-t-il la patience jusqu'à faire cette nouvelle concession à l'arrogance des Covenantaires!

* * *

De toute façon, et quel que soit le dénouement, la crise irlandaise ne se dénouera point sans laisser le Royaume-Uni, et tout l'Empire britannique, dans un état périlleux de désorganisation.

Même si le conflit est évité en Irlande, ou facilement réprimé, l'autorité et l'ordre social, en Angleterre, ne se relèveront pas de sitôt des épreuves violentes qu'ils traversent en ce moment. Déjà, la masse des prolétaires s'indignait sourdement de l'impunité assurée aux aristocratiques émeutiers qui poussent l'Ulster à la révolte, tandis que leurs émules, les suffragettes et les meneurs ouvriers, font de la prison pour des crimes ni plus ni moins contraires à l'ordre social et à la liberté des citoyens. L'absence de toute mesure disciplinaire contre les officiers supérieurs qui ont organisé, favorisé ou toléré l'insubordination, la trahison même, dans l'armée, a porté un coup plus rude encore à l'autorité civile. Les chefs socialistes ne se gênent plus pour affirmer qu'à la prochaine grève, les ouvriers auront le droit de s'armer, tout comme les gens de l'Ulster, et que les soldats britanniques n'auront pas plus de raison de tirer sur eux, sur l'ordre des officiers, que ceux-ci n'ont de motifs de refuser de réprimer la révolte du "King" Carson et de ses bandes orangistes.

Sous un ministère radical-socialiste, en France, on a mis en prison, pour embauchage séditieux dans l'armée, des démagogues qui ont fait infiniment moins de mal réel à l'ordre public, en France, que Carson et ses complice, d'une part, et les leaders socialistes, de l'autre, n'en font en Angleterre. Et personne ne saurait objecter aujourd'hui que cette différence de traitement provient des conceptions divergentes de la liberté individuelle, des deux côtés de la Manche. Quoi qu'on en dise, les autorités britanniques savent, au besoin, se servir de l'amende et de la prison. La plupart des chefs politiques de l'Irlande en ont tâté, il n'y a pas encore trente ans, pour des faits beaucoup moins graves que ceux de sir Edward Carson ou de sir Arthur Paget, Tom Mann et Jim Larkin ont subi les rigueurs de la loi sous le ministère libéral actuel.

* * *

Non, l'impunité scandaleuse dont jouissent aujourd'hui les meneurs anglo-... dont jouiront demain les émeutiers anarchistes, indique que la base de l'autorité, de l'ordre et de la liberté est profondément minée, en Angleterre.

Il y a deux ou trois mois, j'écrivais, ici même, que l'Angleterre est en pleine révolution, autant, pour le moins, que la France l'était deux ans après la prise de la Bastille.

Depuis, quelqu'un qui a été bien renseigné sur ce qui se passait à Londres, il y a quelques années, me racontait que, peu de temps avant sa mort, Edouard VII disait à son fils: "Vous serez roi d'Angleterre;... mais vous serez le dernier!"

La crise actuelle est-elle le commencement de la fin? Il ne faudrait pas beaucoup de faux pas pour entrainer tout le régime sur une pente fatale. Et alors les jours de l'Empire britanique seraient comptés. Une fois rompu le lien, si difficile à expliquer mais si fort, de la Couronne—seul véritable trait d'union des communautés britanniques—les faiseurs et les sauveurs d'Empire n'auraient plus à se casser la tête sur la meilleure manière de prouver leur "dévotion impériale": ils auraient tout leur raide à reconstituer sur des bases nationales les fragments épars de l'Empire. La tâche serait d'autant plus difficile au Canada surtout, que les chefs de parti se sont appliqués davantage à atrophier le véritable sentiment national au profit d'un faux impérialisme.

Si la catastrophe se précipite, l'Irlande aura pris sa dure revanche du traitement qu'elle a subi pendant de si longs siècles. Je ne sais plus quel homme d'Etat anglais disait que l'Irlande est le crime vivant de l'Angleterre: elle semble en voie d'en devenir le châtiment suprême.

Henri Bourassa.

L'ACADEMIE ET LES CANADIENS DE L'ONTARIO

(Le *Devoir*)

M. le chanoine Desgranges se demandait aimablement l'autre soir si un jour ne viendrait pas où l'Académie réserverait à un Canadien-français l'un de ses fauteuils. Nous n'en sommes pas encore là, mais l'illustre compagnie vient de fonder un prix pour récompenser "les services rendus à la langue française à l'étranger," et elle a spécifiquement déclaré que ce prix pourrait être donné à une oeuvre ou à un groupe canadien.

Il nous semble que l'Académie ne saurait mieux faire que d'attribuer une partie au moins de ce prix—c'est le geste qui importe, et non point le chiffre—aux Canadiens-français de l'Ontario. Elle honorerait à la fois les petits enfants qui luttent si crânement pour la défense de leur langue, les pères de famille qui opposent leur volonté à la tyrannie gouvernementale, les courageuses institutrices qui dans cete lutte risquent leur avenir professionnel, les patriotes, prêtres et laïques, qui dirigent ou appuient la résistance.

* * *

Que l'Académie fasse étudier cete brève histoire, elle y trouvera la matière d'un rapport qui ne saurait manquer d'émouvoir les plus indifférents. Elle y recueillera les plus magnifiques traits de courage à la française—le courage joyeux qui n'écarte ni le sourire, ni la douce malice.

Quel tableau un Maurice Barrès, par exemple, ferait de cette visite de l'inspecteur anglo-protestant à l'école de Hawkesbury, alors que les élèves, sac au dos, sautaient par les fenêtres pour protester contre la présence de l'intrus! Une petite religieuse, rose et timide, s'avance: Monsieur l'Inspecteur, désirez-vous visiter mes benjamins?—A quoi bon, ma soeur? Je vais simplement jeter le désordre dans la classe et ces bébés vont tout mettre sens dessus dessous.—Oh! non, monsieur l'Inspecteur, vous allez voir comme ils sont bien élevés et comme ils défileront gentiment...

Et la scène de Haileybury, les élèves des classes supérieures descendant par les escaliers de sauvetage parce que la directrice voulait les retenir, se formant en colonne et allant au pas gymnastique saluer d'un *O Canada* Mgr Latulippe, l'évêque patriote! Combien d'autres encore où s'affirment le courage, l'esprit de décision, l'admirable fierté d'un peuple pauvre, mais qui met au-dessus de tout la conservation de sa langue et de ses croyances!

Certains récits paraissent appartenir à la *Légende dorée* plutôt qu'à notre époque de brutal réalisme et devraient tenter un René Bazin. Quelle page le délicat écrivain composerait avec l'histoire des petits enfants de Tecumseh communiant en corps, pendant le dernier congrès canadien-français, pour obtenir du ciel le salut et la perpétuité de leur langue. Quelle figure aussi à insérer dans la longue théorie des françaises héroïques que celle de cette vieille religieuse dont Armand Lavergne nous contait l'histoire.

C'était une humble entre les humbles et qui toute sa vie ne s'était occupée que des plus modestes besognes. Elle faisait la cuisine, mais les échos de la lutte venaient quand même la troubler au milieu de se pommes de terre et de ses casseroles. Un jour elle se blessa au doigt et il fallut pratiquer une amputation. On va vous endormir, ma soeur, lui dit la supérieure.—Je désirerais être opérée éveillée.—Mais la souffrance sera atroce et le chloroforme n'offre aucun danger.—Qu'importe! Ma souffrance, je l'offrirai pour le salut de la langue française.

L'Académie, gardienne de la langue des aïeux, peut-elle se désintéresser de pareils faits!

* * *

Nous ne lui demandons pas de récompenser individuellement tous ceux qui le méritent: ils sont trop! mais quel service elle rendrait, quel stimalant nouveau elle donnerait à toutes ces énergies si elle portait à l'ordre du jour, pour ainsi parler, ces petits et ces modestes qui, dans leur humble sphère, continuent l'oeuvre des grands mainteneurs de la langue!

Il est juste aussi que l'on sache à travers le monde que la persécution des petits Polonais par le gouvernement prussien a sa contre-partie chez nous; il est juste que les hommes qui ont entrepris cette inique besogne d'arracher à un peuple la langue de ses aïeux, en portent, devant tous ceux qui ont le respect du courage et de la dignité humaine, l'effroyable responsabilité.

A l'heure où tous les esprits supérieurs de l'univers civilisé s'efforcent d'apprendre le français, il est bon que l'on sache qu'il se trouve des hommes politiques et de prétendus éducateurs pour travailler à éteindre cette langue sur les lèvres mêmes de ceux qui la parlent par droit de naissance.

* * *

Quelles que soient les difficultés, les misères et les souffrances quelques obstacles que nous rencontrions sur la route, nous ne songerons point à désespérer de l'avenir: nos pères ont survécu à d'autres combats, mais nous n'avons le droit de négliger aucun effort, aucun appui; et l'Académie française peut nous apporter aujourd'hui le plus magnifique, le plus efficace des témoignages.

Elle a cet énorme avantage, en l'espèce, de n'avoir aucun caractère gouvernemental—nous ne songerions point à demander à l'étranger un appui politique quelconque—de ne représenter que le libre choix des maîtres de la langue. Elle occupe dans le monde une situation unique, elle exerce une magistrature sans rivale. C'est l'un des sénats de l'intelligence humaine. Une parole d'elle aurait donc un retentissement considérable. On ne pourrait même pas, du reste, l'accuser de contrecarrer la politique d'un gouvernement ami de la France puisque l'action des tyranneaux ontariens va directement contre l'esprit de la charte fédérale, sanctionnée par le parlement d'Angleterre.

* * *

Si l'auteur du rapport désire résumer en un tableau symbolique les luttes et des espérances des Canadiens et des Acadiens français, nous lui conseillerions respectueusement de raconter, de la façon la plus exacte possible, ce qui s'est passé à la clôture du congrès d'Ottawa: la dernière bénédiction et les derniers conseils donnés à l'auditoire prosterné par Mgr Béliveau, l'évêque auxiliaire de Saint-Boniface.

Il y a un siècle et demi on a dispersé les Acadiens, on croyait les avoir anéantis. Ils sont en train de reconquérir leur ancien pays et c'est un fils des déportés qui, dans l'Ontario et jusque dans les plaines de l'Ouest, se place encore au premier rang des mainteneurs de la langue et des traditions.

Ce raccourci d'histoire, n'ouvre-t-il point devant la pensée les plus fructueuses méditations, les plus consolantes perspectives!

Omer Héroux.

LE LOYALISME DE TORONTO

Toronto, la pure, la loyale, vient d'approuver les rebelles de l'Ulster et tous les protestants qui s'opposent par les armes au vote du Home Rule.

Le maire et les échevins de Toronto sont à la tête de ce mouvement de déloyauté.

L'A. C. J. C. AU MANITOBA

Au mois de juin 1907, naissait au Collège de Saint-Boniface le cercle LaVérendrye de l'A. C. J. C. C'était le premier cercle de l'Association dans l'Ouest. Le coeur ouvert à l'espérance, ses fondateurs entrevoyaient le groupement des énergies de la jeunesse française au Manitoba et pensaient en faire un élément puissant pour toutes les bonnes causes. Malheureusement, sept ans après, en 1914, l'Association de la Jeunesse ne compte chez nous que trois cercles dûment affiliés par le Comité Central de Montréal et fonctionnant régulièrement, les cercles La Vérendrye et Provencher, à Saint-Boniface, et celui de Saint-Claude.

Ces groupes, depuis leur naissance, ont, certes, fait beaucoup pour le perfectionnement intellectuel et moral de leurs membres, pour éclairer leur foi et échauffer leur patriotisme, mais ils ne sont pas encore assez nombreux pour déterminer chez la jeunesse un mouvement d'ensemble quelconque et la préparer efficacement à son rôle social. Il faut donc que l'A. C. J. C. au Manitoba entre définitivement dans une nouvelle phase et que son mouvement d'expansion se répande dans nos campagnes. Car l'Association n'a pas été créée seulement pour les jeunes gens instruits mais aussi pour les classes populaires, pour la jeunesse ouvrière et agricole. Il y a au moins dans notre province une dizaine de centres ruraux où elle pourrait peut-être développer et former une élite progressive à tous les points de vue et rendre les plus grands services, nous pouvons nommer Sainte-Anne des Chênes, Sainte-Agathe, Saint-Jean-Baptiste, Mariapolis, Transcona, Saint-Charles, Notre-Dame de Lourdes, Sainte-Rose du Lac, etc.

Ce que l'A. C. J. C. a fait dans l'Est pour éduquer la jeunesse selon les bons principes, pour lui inspirer le véritable patriotisme, l'esprit de travail, le dévouement généreux, l'horreur de l'esprit de parti et de la veulerie en politique, doivent nous pousser à la propager de toutes nos forces dans l'Ouest où nous avons les mêmes vertus à acquérir et les mêmes vices à réprimer.

L'A. C. J. C. fête cette année le dixième anniversaire de sa fondation; à cette occasion, nous osons espérer que la plaine manitobaine avec ses épis dorés verra aussi une floraison de groupes nouveaux, toute une phalange de jeunes gens se lever, bien déterminés à accomplir plus parfaitement leur devoir social pour le plus grand bien de la patrie canadienne.

"BILLY SUNDAY"

Voilà un personnage tapageur qui aura fait parler de lui dans Winnipeg. L'association des pasteurs protestants a décidé de l'inviter à venir pérorer à Winnipeg. Cela a été le signal d'une ardente controverse dans les journaux de Winnipeg. L'une des opinions les plus intéressantes sur ce personnage est certainement celle du *Saturday Post.*

Billy Sunday, un ancien joueur de baseball, ne plait guère au directeur de cette feuille. Il n'est pas de ceux qui le gobent.

"Sunday, écrit le directeur du *Saturday Post*, ne prise pas le manque d'entente chez les pasteurs ni l'ouverture des temples protestants durant sa mission. Il ne serait pas charitable de notre part d'émettre l'opinion que son irritabilité sur cette question est imputable à une question de recette."

"Il n'est pas surprenant que la majorité des pasteurs protestants soient décidés à faire pérorer Billy Sunday en cette ville, si c'est possible. Nous sommes à une époque de vaudeville et peut-être quelques-uns des ministres pensent-ils que leurs petits exploits en ce genre ne sont pas de force à attirer la foule et désirent-ils faire un expert dont les exploits attireront des assistances inconnues."

En voilà un certificat et un hommage aux pasteurs protestants de Winnipeg.

DANS LE MONDE

LES VICTIMES DU GRISOU

On retire trente-six autres cadavres de la mine d'Eccles

Eccles (Virginie occidentale), 6.—Les travaux entrepris pour retrouver les cadavres des 217 mineurs ensevelis depuis mardi dans les mines de New River Collieries, à la suite d'un coup de grisou, ont été activement poussés la nuit dernière et ce matin.

Trente-six autres cadavres ont été retirés et on affirme que vingt autres seront montés avant ce soir.

Des trente-six cadavres retirés, quatre seulement n'ont pu être identifiés.

On a découvert, à plus de cent mètres de l'entrée de la mine, le corps déchiqueté et méconaissable d'un mineur qui a dû être projeté à cette distance par l'explosion.

Le corps a été identifié grâce au jeton de contrôle trouvé dans la poche de la victime.

FRISONNIERS MEXICAINS EVADES

Quarante-huit d'entre eux creusent un tunnel

San Diego, (Californie), 5.—Quarante-huit Mexicains, prisonniers au camp de Fort Rosecrans, se sont évadés, hier soir, par un souterrain qu'ils avaient creusé sous les palissades et les fils de fer barbelés. Ce tunnel avait une longueur de soixante mètres environ.

Aujourd'hui, à midi, quatorze seulement des évadés avaient été repris.

LES SUFFRAGETTES ANGLAISES

Une pétition lancée dans l'auto du roi.

Londres, 4.—Au moment où le roi Georges traversait Cambridge en automobile, une suffragette s'approcha et lança dans l'auto du roi une pétition en faveur du droit de vote pour les femmes.

Le paquet contenant la pétition alla atteindre en pleine figure le chauffeur du roi.

UN NAVIRE EN FEU

Il est abandonné par son équipage et on ne sait d'où il vient.

Halifax (Nouvelle-Ecosse), 4.—Un vapeur inconnu, en feu, a été découvert à trois cents milles au sud de Cape Race par le vapeur "Seedlitz" allant de Brême à New-York.

Le "Seydlitz" lança aussitôt un appel à l'aide par la télégraphie sans fil le "Franconia" qui se trouvait à une cinquantaine de milles à l'est répondit aussitôt, de même que "l'Olympic" qui se trouvait à deux cents milles.

Le "Seydlitz" fit plusieurs fois le tour du navire en feu, mais sans parvenir à en découvrir le nom.

Comme il n'y avait aucune embarcation en vue et comme "l'Olympic était passé une douzaine d'heures auparavant, on pense que l'incendie éclata à bord vers minuit et que toutes les personnes qui s'y trouvaient furent recueillies par un navire non muni d'appareils de télégraphie sans fil; le transbordement pouvait s'opérer très facilement la mer étant calme.

Quelques personnes pensent qu'il s'agit d'un navire pétrolier.

LA CAMPAGNE MEXICAINE

Il faudrait 95,000 hommes pour déloger Huerta.

Vera Cruz, 5.—Dans les milieux militaires on estime que les Etats-Unis auront besoin de 95,000 hommes pour occuper le territoire placé actuellement sous l'autorité du président Huerta.

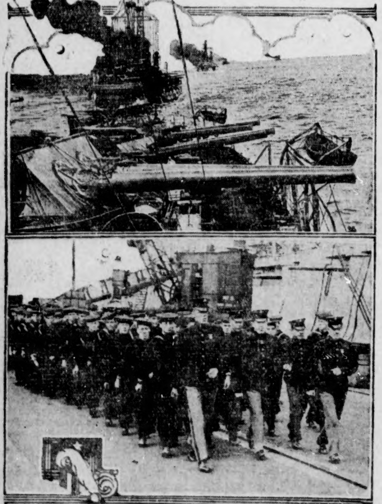
Cet effectif serait ainsi réparti: 25,000 hommes sous le commandement du général Funston pour s'emparer de la capitale: 10,000 hommes pour garder les lignes de chemins de fer en arrière des troupes américaines: 30,000 hommes pour occuper le territoire conquis pendant les premiers six mois et 30,000 hommes supplémentaires après ce laps de temps pour assurer le maintien de l'ordre dans le territoire conquis.

UNE CATASTROPHE AU CHILI

Cinquante personnes brûlées vives.

Valparaiso, 4.—Un incendie s'est déclaré la nuit dernière dans la partie de la ville occupée par les maisons de commerce. Plus de cinquante personnes ont été brûlées vives, et plusieurs établissements ont été complètement détruits. De construction trop légère, c'est en vain que les pompiers ont lutté pour arrêter le fléau.

C'est sur Echaurren square et dans les environs que le feu a exercé le plus de ravages; sur une étendue de plus d'un hectare, les maisons ont été la proie des flammes. Cent personnes ont reçu des blessures plus ou moins graves.



Dans le haut, vue d'ensemble de la flotte américaine, division de l'Atlantique. Elle a été prise du pont du "Michigan" dont les canons menaçant la côte mexicaine. Les autres navires de la flotte suivent à la queue leu leu.

Dans le bas, nous assistons à un départ de marins quittant leur navire sous la direction des officiers.

CONTREBANDE INGENIEUSE

De jolies mexicaines passaient la frontière avec des cartouches dans leur blouse.

El Paso, (Texas), 6.—On a découvert aujourd'hui que bon nombre de jeunes filles mexicaines qui adressaient aux soldats américains d'engageants sourires pour endormir leur méfiance, se livraient à la contrebande des munitions de guerre, qu'elles remettaient aux constitutionnels à Juarez.

Cette découverte a été faite par hasard. Des soldats d'infanterie remarquèrent un bruit suspect au moment où une jeune fille montait dans un tramway partant pour Juarez. Ils la suivirent et virent soudain un flot de cartouches tomber de sa blouse.

Les soldats rapportèrent le fait à leurs supérieurs. Le collecteur des douanes, M. Cobb, place des inspecteurs sur le pont international avec mission de fouiller toutes les femmes mexicaines qui passeraient la frontière.

LES SUCCES DES REBELLES

On confirme la prise d'Acaponeta avec toute la garnison.

Washington, 7.—L'avant-garde de l'armée constitutionnelle qui se trouve à Durango et Torréon s'est avancée pour commencer la campagne qui doit se terminer par la prise de Saltillo et Zacatecas. C'est ce que raconte la dépêche du consul américain à Durango reçue au département d'Etat.

M. Keyes, agent consulaire à Rosario, a envoyé au département d'Etat une dépêche confirmant la prise de toute la garnison fédérale à Acaponeta (Tepic).

Le résultat des victoires des rebelles a été transmis par le général Carranza à M. Rafaël Zubaran, ministre de l'intérieur, du cabinet constitutionnel, présentement à Washington.

On pouvait lire dans la dépêche: la défaite de 3,600 fédéraux à Penazcos, près de San Luis Potosi, ainsi que la prise de 1,800 prisonniers et de quantité d'armes et de munitions.

1,700 soldats se sont rendus, à la prise d'Acaponeta, et on a enlevé aux fédéraux un million de cartouches et des armes en grand nombre. On a enlevé à une colonne qui s'enfuyait de Monterey les pièces de campagne, des canons et de nombreuses munitions.

La dépêche de Carranza ne dit pas contre quelles forces il a eu à lutter, on conclut donc en général que les rebelles n'ont rencontré qu'une faible résistance. On ne dit pas qu'il y ait eu des morts soit chez les constitutionnels ou chez les fédéraux.

DANS L'ARMEE AUTRICHIENNE

L'abus des boissons alcooliques

Vienne, 7.—L'abus des boissons alcooliques dans l'armée autrichienne a conduit le ministre de la guerre à rechercher quels étaient les effets de l'alcool sur les soldats.

Les commandants de l'armée ont reçu l'ordre de faire un rapport sur les effets que produisaient sur les jeunes recrues l'usage de boissons alcooliques, prises en abondance et de citer, dans ce rapport, le nombre de cas d'empoisonnement produits par l'alcool et quelles avaient été les condamnations encourues l'année dernière pour ivresse.

AU CANADA

Le prince de Teck, gouverneur général.

Londres, 7.—Le prince Alexandre de Teck, troisième fils du dernier duc de Teck, va succéder au duc de Connaught, comme gouverneur général du Canada. Cette nomination a été annoncée officiellement aujourd'hui.

Le prince Alexandre de Teck est âgé de 40 ans. Marié en 1904 à son altesse royale la princesse Alice d'Albany, il a eu de son union un fils et une fille.

Le prince Alexandre de Teck est le frère de la reine d'Angleterre. Il entrera en fonction en octobre prochain, époque où le duc de Connaught quittera son poste.

Le prince est un excellent soldat, mais a encore peu d'expérience en ce qui concerne l'administration, travailleur acharné, c'est un organisateur de premier ordre.

Il s'est beaucoup occupé d'oeuvres charitables, spécialement de la fondation d'hôpitaux, et a donné des sommes importantes pour permettre d'étudier les origines du cancer et sa guérison.

La princesse de Teck est très en faveur auprès du public, qui la tient pour la plus gracieuse et la plus élégante des princesses de la famille royale d'Angleterre.

MGR ROY SERA CO-ADJUTEUR DU CARD. BEGIN

Le cardinal Begin demanderait cette nomination "cum futura successione."

Québec, 6.—Nous apprenons de source très autorisée que le cardinal Bégin, dès qu'il aura reçu la pourpre romaine, demandera à Sa Sainteté de nommer Sa Grandeur Mgr Paul-Eugène Roy, comme son co-adjuteur, au siège archiépiscopal de Québec, "cum futura successione." On sait que Mgr Roy n'est actuellement que l'auxiliaire de l'archevêque de Québec sans droit à la succession de Mgr Bégin. Or ce dernier aurait résolu de demander à Rome de faire le Mgr Roy, son successeur.

Il est admis que lorsqu'un prélat est fait cardinal, la première supplique qu'il adresse au pape n'est jamais refusée. Telle est la supplique que le nouveau cardinal adressera à Pie X.

On a beaucoup mentionné le nom de Mgr Mathieu comme successeur probable de Mgr Bégin. Mais on nous assure que le choix de Mgr Bégin s'est porté sur son auxiliaire qui a été son principal collaborateur dans les oeuvres d'action sociale, qu'il a entreprises depuis plusieurs années.

Sa Grandeur Mgr Roy serait donc prochainement coadjuteur du cardinal Bégin "cum futura successione", et partant serait le prochain archevêque de Québec.

UNE CHASSE AUX BANDITS EN AEROPLANE

Décidément, les auteurs de films cinématographiques n'exagèrent pas trop quand ils nous font asister à des poursuites et des combats dans lesquels des automobilistes, des cavaliers, des conducteurs de locomotives et des aviateurs jouent des rôles importants.

Le "San-Francisco Chronicle" nous apporte le récit d'une aventure vécue qui pourrait fournir un joli scénario de cinéma.

Une chasse au bandit, comme on en voit rarement, eut lieu dernièrement, paraît-il, sur la ligne de chemin de fer de la "Southern Pacific" entre les stations de Bernicia et de Goodyear. Elle eut des péripéties palpitantes.

Trois bandits avaient arrêté l'express et avaient dévalisé les voyageurs. Ensuite ils prenaient dans le wagon postal pour deux millions de valeurs. Alors, montant sur la locomotive après l'avoir détachée du train, ils s'enfuyaient à toute vapeur.

Le hasard voulut qu'un aviateur, M. Bentley, passât peu après au-desus de la voie, à une centaine de verges d'altitude. Hélé par les voyageurs, il atterrit et toute l'histoire lui fut contée. Alors, sans perdre un instant, il reprit son vol.

Aucune hésitation n'était possible, il n'avait qu'à suivre la voie. C'est ce qu'il fit, marchant le plus vite possible pour rattraper la locomotive qui ne faisait que du soixante-dix à l'heure. Il eut vite fait de la rejoindre et comme il se rapprochait du sol les bandits n'hésitèrent pas à tirer sur lui des coups de revolver. Lui-même, étant armé, riposta et réussit à les blesser, puis dépassant la machine, il atteignit une station voisine et mit les employés au courant.

Au moment où la locomotive arrivait en trombe pour brûler la station, on l'aiguilla sur une voie de garage où elle dérailla. Les bandits blessés n'avaient pu arrêter la machine pour sauter à terre. On les cueillit dans un piteux état et une machine de secours alla chercher le train resté en panne. Tous les voyageurs rentrèrent en possession des objets qui leur avaient été volés.

Avouons que le hasard avait bien fait les choses.

DANS L'OUEST CANADIEN

L'hiver. Les prêtres colons. Un article de l'Univers de Paris.

On vient de commencer la construction, à Prince-Albert, Saskatchewan, de la nouvelle cathédrale que fait ériger S. G. Mgr Pascal, o.m.i. Ce sera un fort bel édifice, de style roman, l'un des plus imposants monuments religieux de tout l'Ouest canadien.

Dans cette province comme dans sa voisine, l'Alberta, dont la capitale est Edmonton, où une cathédrale s'élève aussi, la vaillance des colons français fait éclore une vigoureuse action religieuse et nationale. Leur activité et leur fécondité font espérer, dans ces terres lointaines, un brillant avenir à notre race, qui, il y a quelques années, semblait devoir être dépossédée par les autres.

Le climat, qui passe pour très rigoureux, est supportable: il semble déjà ressentir un peu la douceur qui règne sur le rivage du Pacifique.

Le soleil albertain est vraiment étonnant. Il est là à la journée, depuis la fin de septembre, et rien n'a jamais pu altérer depuis ce temps son éclatante sérénité. L'automne a passé dans une gloire continue de rayons presque aveuglants, et jamais un orage n'a dérangé ce beau programme; l'hiver est arrivé, et il y a eu quelques journées de neige sèche; le soleil en était un peu contrarié, mais il luttait pour revenir promptement au poste. Entre temps, il a fait "frette" (très froid)! Pas longtemps, si l'on veut, mais pendant huit à dix jours, au cours de février, le thermomètre est descendu autour du chiffre 40 en bas de rien, et l'on ne flânait pas au coin des rues ces jours-là. Certain soir, les passants s'arrêtaient un instant devant le thermomètre d'une pharmacie: il marquait 28, 30, même 35. Ils en étaient un peu stupéfiés et filaient au plus vite vers la maison, ou vers les tramways, qui sont confortablement chauffés. En général, on ne souffre pas du froid dans les maisons; n'oublions pas qu'Edmonton est bâti sur des gisements de charbon et qu'il y a une douzaine de compagnies locales qui fournissent à très bas prix cet excellent combustible, autant qu'on en peut désirer, sans qu'il soit besoin de le faire venir des autres parties du pays.

Durant les matinées où l'on remarque 35 ou 40 degrés au-dessous de zéro, rien n'est plus amusant que l'aspect de la rue, de la large et droite avenue Jasper, typiquement "western" (occidentale) par sa largeur presque exagérée. Tout le monde est emmitouflé jusqu'aux yeux, et les tramways sont pris d'assaut; tous les casques sont rabattus sur les oreiles, tous les petits nez féminins sortent comme des sentinelles de leurs chauds bastions de fourrure. Mais on trouve cela drôle; le froid, comme le malheur, rapproche les humains dans un sentiment de solidarité; on sourit de l'oeil, comme un grand garçon en pénitence, qui ne prend plus la chose au sérieux. Et puis l'on sait bien que ce n'est pas pour longtemps, et que le thermomètre baissera ce midi; et l'on n'y pense plus: on s'absorbe dans la lecture du "Bulletin", le presque légendaire journal du matin que M. Frank Oliver fonda, il y a plus de trente ans, quand la ville commençait à grandir; il l'imprimait lui-même alors, avec une petite presse à main, qui n'avait pas huit pouces sur dix.

On voit donc que le plus grand froid, cet hiver, n'a pas été aussi terrible qu'on pourrait croire.

D'abord, il ne fait jamais de vent, ce qui diminue beaucoup l'inconvénient du froid. Ensuite la basse température ne dure pas longtemps; une ou deux journées, de temps en emps, et ne fait jamais assez froid pour arrêter la circulation des automobiles. On va en auto douze mois par année dans l'Alberta; on a bien vu, cet hiver, quelques "sleighs" (traîneaux), mais la voiture à roues, voire la bicyclette, est restée maîtresse de la rue. Et pas de neige pour recouvrir le pied! Juste assez pour la blancheur et la beauté du paysage. Il n'y a pas à dire, cete province est favorisée d'un climat merveilleux. Et n'oublions pas qu'en juillet prochain le soleil éclairera durant dix-huit heures par jour!

* * *

Le clergé actuel est bien le digne successeur des premiers missionnaires qui évangélisèrent les sauvages. L'un de ses membres, M. l'abbé Normandeau, s'intitule prêtre-colonisateur, et jamais appellation ne fut plus juste ni mieux méritée; prêtre, il a dirigé pendant plusieurs années deux ou trois des plus belles paroisses canadiennes-françaises de l'Alberta; colonisateur, il a commencé par fonder ces mêmes paroisses avant de les diriger au point de vue spirituel... pour ne pas parler du temporel. Récemment nommé colonisateur par S. G. Mgr l'archevêque d'Edmonton, il a commencé caractéristiquement sa campagne par une randonnée à pied et à cheval qui rappelle les exploits légendaires du Rév. P. Lacombe: la hache à la main, il a parcouru parfois à cheval ou à pied, des distances de 40 à 50 milles dans la forêt ou la prairie, couchant à la belle étoile, mais n'oubliant pas de tracer sur sa grande carte des lignes géographiques du pays visité, ainsi que toutes les notes pouvant intéresser ses futurs colons. L'aspect de cette carte, crayonnée parfois à dos de cheval ou à la lueur du feu du campement est curieux: rien n'a été oublié pour la rendre complète. On voit où sont les arbres, et où est la plaine nue; ici, une rivière, et là un monticule: le colon en perspective peut choisir sa terre selon le genre de terrain qu'il préfère: il n'a plus qu'à prendre le train pour Edmonton, où un autre prêtre-colonisateur, M. l'abbé Ouellet, l'accompagnera jusque sur sa nouvelle propriété, dont l'achat lui aura coûté dix dollars (50 francs).

Plus de trois cents homesteads (petits domaines) sont déjà réservés dans le territoire du lac La Biche, qui sera prochainement traversé par le chemin de fer appelé "Alberta et Waterways" dont le gouvernement a décidé la construction, l'automne dernier. En avant la colonisation, de foi catholique et de langue française!

M. l'abbé Normandeau n'a pas négligé, dans son intéressante brochure, d'avertir les colons futurs qu'il est plus prudent de ne pas s'établir sur un homestead si l'on n'a pas à sa disposition un petit capital initial d'environ cinq mille francs. Il faut féliciter M. Normandeau de cette loyale restriction. Le homestead fera certainement la prospérité de tout homme sérieux, mais il ne rapporte pratiquement rien durant la première année, il ne faut pas l'oublier. Il faut donc pouvoir vivre durant douze ou quinze mois, et acheter des animaux et du matériel de culture, sans quoi, l'insuccès et la misère attendent le colon...

Comme le dit la brochure, on ne cherche pas à drainer des familles aux dépens de la province de Québec, et l'effort porte surtout sur les Etats-Unis de l'Est; mais, par ailleurs, on ignore généralement, dans le Québec aussi bien qu'en France, qu'il y a déjà dans l'Alberta plus de 35,000 Canadiens-français.

Grâce à ces excellents citoyens, les droits de notre race et de notre religion sont énergiquement défendus dans l'Ouest du Dominion comme dans l'Ontario et le Manitoba.

LA RESURRECTION DES GRENOUILLES

Les remarquables travaux du Dr Carrel ont ouvert un immense champ d'études où se sont lancés les physiologistes des deux mondes. Citons les étranges expériences qu'exécutent plusieurs savants de la John Hopkins School, la première Ecole de Médecine des Etats-Unis.

Choisissant un animal à sang froid (grenouille, escargot, poisson, etc.) en parfait état de santé ils le placent dans un récipient fermé juste assez grand pour le contenir, et qu'ils plongent dans de l'air liquide. Après un intervalle plus ou moins long, l'animal prend la rigidité d'un cadavre.

Quatre ou cinq semaines plus tard, la grenouille—si tel est le cas—est retirée de la jarre, et, après quelques massages, ressuscite et reprend le cours de sa vie sans plus se soucier de ces trente jours de mort qu'elle vient d'endurer!

A. L.

Département des patrons

Joli modèle de costume ouvert sur le devant et montrant le cou ou la chemisette. L'épaule, tombante, est assez basse et la manche est unie. La jupe en un morceau comprend une tunique qu'on peut omettre. Ce patron est excellent pour tous les tissus souples, la soie, le crêpe et les tissus qui se lavent.



Le patron No. 6,663 est pour jeunes filles de 14, 16, 18 et 20 ans. La grandeur moyenne demande 4¾ verges d'un tissu de 40 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Ce patron est une réapparition d'une ancienne mode très prisée. La blouse se glisse par-dessus la tête car l'ouverture du cou est très large. Les manches ne font qu'un avec le corps. La jupe en deux morceaux tient à un sous vêtement. Elle peut être du même matériel que la blouse ou différent.



Le patron No. 6,636 est pour fillettes de 6, 8, 10, 12 et 14 ans. La grandeur moyenne demande pour la blouse 1⅝ verge d'un tissu de 36 pouces de large; pour la jupe ⅞ de verge d'un tissu de 44 pouces de large et ⅝ de verge d'un tissu de 36 pouces de large pour le sous vêtement.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

DANS LE MONDE

UN COUP DE GRISOU

Deux cents mineurs tués à Eccles.

Eccles (Virginie occidentale), 4. —Les plus [illegible] de l'explosion de grisou.

Toute la nuit, les femmes et enfants des mineurs sont restés autour de la mine, au nombre de deux cents environ. Ils espéraient que, d'un moment à l'autre, les équipes de secours allaient délivrer leurs maris et leurs pères. Soixante mineurs furent, en effet, délivrés et sortirent du puits No. 6 pendant la nuit, mais il fut impossible de délivrer ceux qui étaient dans le puits No. 5.

Parmi les rescapés du puits No. 6, une vingtaine au moins avaient reçu des brûlures cruelles.

Le gouverneur H. D. Hatfield et l'inspecteur en chef des mines Earl Henry se sont rendus à la mine aujourd'hui et ont commencé une enquête. Une cage a été descendue dans le puis No. 5, mais a dû s'arrter à 125 pieds de profondeur, les décombres l'empêchant d'aller plus bas.

Tout espoir de sauver les 178 hommes qui y sont ensevelis est maintenant perdu. Il ne s'échappe plus de gaz, mais on pense que les mineurs ont été tués par l'explosion.

Il est maintenant établi qu'il se produisit trois explosions successives; la deuxième se produisit quinze minutes après la première et la troisième dix minutes après la deuxième. Chaque fois, des poutres furent lancées en grand nombre à une grande hauteur.

Pendant plusieurs heures, des flammes et des colonnes de fumée s'échappèrent sans discontinuer des deux puits.

---

toujours lieu durant son sommeil, qui, bien que paraissant naturel, dure souvent 30 heures.

A son réveil, on s'aperçoit alors que son poids et le développement de son corps ont augmenté.

Au dire des docteurs sa taille arrivera à atteindre trois mètres.

LES TROUBLES DANS LE COLORADO

Les troupes sont appelées

Trinidad (Colorado), 4.—Un nouveau détachement de milice, fort de cent cinquante hommes, est arrivé ici aujourd'hui, venant de Ludlow, avec l'ordre de se joindre aux forces déjà arrivées pour désarmer les grévistes.

Si cette tentative a lieu, il faut s'attendre à ce qu'un combat sérieux s'engage. L'un des chefs grévistes a fait la déclaration suivante:

—Aussitôt que les troupes fédérales arriveront, nous leur remettrons nos armes et nos munitions, mais nous ne les remettrons pas à la milice."

On a entendu la fusillade du côté de Forbes Coal Camp, à cinq milles d'ici. On dit que les grévistes ont attaqué les mines au point du jour et ont mis le feu à différents bâtiments. Dix hommes auraient été tués au cours de l'engagement.

Un socialiste militant avait organisé hier une parade qui devait aller manifester devant les bureaux de la Standard Oil Company, 26, Broadway, où se trouvait M. John D. Rockefeller, Jr.

Ce n'était pas une parade comme celles que l'on voit d'ordinaire à New-York, car toute la manifestation consistait en ce qu'un groupe de personnes portant un large brassard de crêpe devaient aller et venir devant l'immeuble.

C'était une façon de dire à M. Rockefeller qu'il était responsable de la mort des mineurs grévistes du Colorado.

Vers 11 heures et demie, Upton Sinclair et cinq ou six autres personnes commencèrent leur va-et-vient devant les bureaux de la Standard Oil Co.

Bientôt, une foule d'au moins deux cents personnes se trouva réunie sur les trottoirs, regardant curieusement les manifestants. Ceux-ci étaient d'ailleurs parfaitement tranquilles. Ils ne poussaient aucun cri, ne tentaient pas de prendre la parole et se promenaient simplement, l'air morne, comme il convenait.

La foule grossissant d'un instant à l'autre, la police jugea qu'il fallait mettre fin à cette manifestation silencieuse. Upton Sinclair et quatre dames qui l'accompagnaient furent arrêtés. L'une des dames est Mlle Freeman, suffragette anglaise, qui a déjà fait parler d'elle en mainte occasion. Elle se trouvait avec la fameuse Mme Pankhurst lors de l'attentat dont fut victime M. Asquith, premier ministre anglais.

LES DANGERS DU CINEMA

Le réservoir d'un canot fait explosion. Cinq victimes

Cannes, 4.—Cinq acteurs de cinématographe ont été grièvement brûlés au cours de la prise d'un film sensationnel.

La scène devait représenter l'explosion d'un canot automobile. Les réservoirs à essence et des caisses de poudre firent explosion avant le moment prévu: cinq des artistes occupant le canot furent projetés à la mer. Ils furent recueillis presque aussitôt mais avaient reçu de graves brûlures qui nécessitèrent des soins immédiats.

A TAMPICO

L'accumulation du pétrole devient un grave danger

Washington, 4.—En raison de la gravité de la situation à Tampico, où le pétrole menace de se déverser hors des réservoirs, le département d'Etat a demandé aux constitutionnels de la région de consentir à la neutralisation de tous les terrains pétrolifères.

La légation britannique de Mexico fait en même temps une démarche auprès de Huerta, afin qu'il consente à cette neutralisation.

LA GREVE DU COLORADO

Un anarchiste menace de tuer Rockfeller

New-York, 5.—Une anarchiste du nom de "Sweet Marie" Ganz, après avoir harangué la foule dans Park Row, s'est mise à la tête d'un millier environ d'hommes et de jeunes gens qu'elle a conduits devant les bureaux de la Standard Oil Co. pour se livrer à une manifestation contre M. Rockefeller Jr.

"Sweet Marie" essaya de voir M. Rockefeller mais elle ne put y parvenir. Elle se répandit alors en invectives contre lui, allant même jusqu'à proférer des menaces de mort. L'employé qui l'avait reçue à l'entrée du bureau de M. Rockefeller ne se laissa pas intimider par ses menaces et la poussa doucement vers la porte.

Elle dut se contenter de laisser pour M. Rockefeller un message enflammé puis elle conduisit sa colonne à Bowling-Green, où elle voulut prononcer un nouveau discours. Mais la même foule qui l'avait suivie depuis Park Row se mit à la siffler. Deux autres orateurs, Alexander Berkman et "Becky" Edelson, eurent le même sort.

La police avait toutes les peines du monde à maintenir l'ordre. Les curieux ne voulaient pas circuler. A un moment donné, quelqu'un lança en l'air une planche prise dans un chantier voisin. Un reporter fut blessé à la tête.

Upton Sinclair et les quatre femmes qui furent arrêtés mercredi, ont comparu hier devant le juge Simms, de la cour municipale des Tombs. Une amende de trois dollars a été infligée à chacun d'eux. Sinclair, Melle Donia et Melle Elizabeth Freeman refusèrent de payer et furent conduits en prison pour trois jours.

LA CATASTROPHE D'ECCLES

On a retrouvé cinq cadavres entassés.

Eccles, (Virginie occidentale), 4.—Des sauveteurs ont pu pénétrer dans le puits No. 5 de la New River Collieries Co. et ont découvert cinq cadavres entassés.

Les sauveteurs ont exploré diverses galeries; ils avaient parfois de l'eau jusqu'aux genoux, ils transportaient des oiseaux en cage, pour s'assurer de la présence des gaz délétères et des haches pour se frayer un chemin à travers les amoncellements de poutres.

Le docteur J. A. Holmes, de Washington, directeur du bureau des mines conservait encore aujourd'hui quelque espoir de retrouver vivants un certain nombre de mineurs; mais il était à peu près seul de cet avis. Pour montrer qu'il y avait encore quelque raison de garder l'espoir de délivrer des victimes il citait le cas d'autres mineurs qui restèrent huit jours ensevelis dans la mine de Cherry (Illinois), il y a plusieurs années.

Les femmes et les enfants des victimes sont toujours groupés autour de l'entrée du puits. Il fallut un grand nombre de shérifs pour les maintenir à distance quand on remonta les cinq cadavres retrouvés.

Le gouverneur Hatfield, qui est parti pour Charleston hier soir reviendra probablement ce soir; il tient à assister en personne aux travaux de secours.

* * *

Eccles (Virginie occidentale), 4.—Dix-huit corps ont été retirés de la mine No. 5 de la New River Collieries Co., ce matin. Dix-sept autres ont été découverts mais il a été impossible, jusqu'ici, de les atteindre.

Le directeur du bureau des mines, M. Holmes, a fort bien organisé les travaux et, dès qu'une équipe sort de la mine, une autre y descend.

La plus grande partie de la mine a été explorée mais il reste encore quelques endroits où il a été impossible de pénétrer et certaines personnes s'obstinent à croire qu'on retrouvera, au moins, quelques mineurs vivants.

Des pompes puissantes chassent de l'air pur dans les galeries en grande quantité et il est probable que d'ici deux jours on aura retrouvé tous les manquants, morts ou vivants.

épaisse couche de brique et de ciment.

La propriété appartenait autrefois au Séminaire Saint-Sulpice, qui y avait un cimetière, plus tard désaffecté, qui s'étendait de l'église Notre Dame, au bord de l'eau, jusqu'à la place Jacques-Cartier.

LA DEPOPULATION EN ALLEMAGFE

Les propriétaires ne veulent plus louer aux familles nombreuses.

...tag et à la diète prussienne on examine les mesures à prendre pour combattre la dépopulation on continue à publier des rapports expliquant l'une des rasons pour lesquelles les familles allemandes ne se composent pour la plupart que de deux enfants.

Il y a quelque temps on annonçait que dans une ville du sud de l'Allemagne, des familles nombreuses ne pouvaient trouver aucun appartement ou maison à louer, ce qui avait obligé la ville à agencer pour les héberger, un bâtiment de la municipalité.

A Obligs (Prusse rhénane) les propriétaires se sont refusés à louer aux familles dotées de nombreux enfants et plusieurs de ces dernières ont été dans l'impossibilité de trouver un asile. Aussi le conseil municipal a-t-il décidé de dépenser 125,000 francs pour ériger des maisons d'ouvriers.

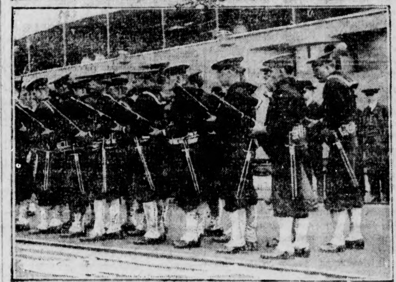
Un cas unique s'est produit à Hemdingen. Le père de sept enfants se voyant dans l'impossibilité de trouver un local a été admis momentanément, lui et les siens, dans une maison de charité.

On déposa alors une plainte contre lui pour n'avoir pas fait tout son possible pour trouver un appartement, il a donc en plus occasionné encore des frais à la ville.

Le tribunal l'a reconnu coupable et l'a condamné à trois semaines de prison, mais ayant interjeté appel il a été acquitté.

La prise de Vera Cruz par les Américains n'a pas été sans provoquer une recrudescence d'esprit guerrier chez les Mexicains. On en a la preuve par la partie supérieure de la gravure. Elle nous fait voir des soldats se rendant à Mexico, sur des trains.

La partie inférieure de la gravure présente des groupes de Mexicains réunis en face des murs de leur capitale, devisant de la guerre et commentant les derniers événements.



La partie supérieure de la gravure nous montre une tourelle de "l'Utah", l'un des plus puissants cuirassés américains. Elle est défendue par des canons à très longue portée.

La partie inférieure représente un exercice militaire par des marins américains. Il se fait sur le pont du navire et tous les marins sont en tenue de combat et prêts à débarquer pour l'assaut des ports mexicains.

UN GEANT BRETON

La taille d'Eugène Arceau atteint 7 pieds et 10 pouces.

Paris, 7.—Bien que les journaux s'intéressent avant tout aux élections et à la crise mexicaine, ils n'ont pas oublié de parler d'Eugène Arceau, le géant breton qui a été exhibé dans un cirque de Madrid en présence du roi Alphonse.

A 19 ans, sa taille atteint déjà 7 pieds et 10 pouces et il pèse 300 livres, poids qu'il dépassera bientôt.

Le roi et la reine d'Espagne ont invité le géant dans la loge royale.

Un détail curieux chez ce phénomène, c'est que sa croissance a

CENT SQUELETTES

Ce sont des restes d'Irlandais victimes du typhus en 1848

Montréal, 4.—En faisant des excavations dans le quartier central, coin des rues Leroyer et S. Dizier, des terrassiers ont fait une lugubre découverte hier: aux coups de leurs pics ils firent sortir de terre pas moins d'une centaine de cadavres humains; c'étaient les restes de malheureux Irlandais, victimes du terrible typhus et de la famine, en 1848. Les travaux étaient nécessités par la construction d'une vaste aile à l'édifice Cassidy et Compagnie, et rien n'indiquait la présence à cet endroit d'un charnier. Aussi la surprise, mêlée de stupeur, fût-elle grande quand un terrassier découvrit tout à coup un crâne, puis des ossements. Au fur et à mesure que se poursuivit le travail, à quinze pieds environ du sol, l'exhumation devint de plus en plus considérable. Les restes de ces pauvres émigrés de l'Irlande furent réunis et scellés sous une

AU CONGO PORTUGAIS

Vingt Européns tués. Plusieurs usines incendiées

Anvers, 6.—La "Tribune congolaise" publie un télégramme de Boma disant qu'au Congo portugais le chef San Salvador s'est révolté.

Vingt Européens auraient été tués; les missionnaires catholiques et protestants ont réussi à s'échapper; les nègres ont mis le feu à la plupart des usines; les troupes portugaises ont été repoussées; un poste a été incendié, la garnison s'est réfugiée à Boma.

CHRONIQUE AGRICOLE

LE MARCHE

Taureaux de choix	$7.25 à $7.50
Genisses de choix	$6.00 à $6.75
Vaches ordinaires	$2.75 à $4.50
Boeufs ordinaires	$4.25 à $4.50
Laitières de 1ère qualité. Prix	$55.00 à $75.00
Laitières ordinaires. Prix	$40.00 à $50.00
Beaux veaux	$5.50 à $6.00
Veaux de choix	$6.00 à $7.00
Brebis de boucherie. Prix	$5.00 à $5.50
Cochons de choix	$7.50 à $7.75
Blé—	
No. 1 Nord	94
No. 2 Nord	92½
No. 3 Nord	90½
No. 4	87⅛
No. 1 rejeté	89¾
No. 2 rejeté	87⅞
No. 3 rejeté	85⅝
No. 1 sale	89¾
No. 2 sale	87⅞
No. 3 sale	85⅝
No. hiver rouge	94¼
No. 2 hiver rouge	92½
No. 3 hiver rouge	90¾
Avoines—	
No. 2 C. W.	37⅞
No. 3 C. W.	36¾
Ex. 1 fourrage	36
No. 1 fourrage	35½
No. 2 fourrage	34½
Orge—	
No. 3	47¾
No. 4	46¾
Rejeté	43¾
Fourrage	42¾
Lin—	
No. 1 W. C.	136¾
No. 2 C. W.	133¾
No. 3 C. W.	124¾

LE LAIT

(*Suite*)

Les rainures et les coutures doivent être en aussi petit nombre que possible car il est difficile de les tenir propres et les logent les saletés et les bactéries. On trouve aujourd'hui des seaux tout d'une pièce, sans coutures, ni rainures. Si on ne peut se les procurer, il faudra veiller à ce que les coutures dans les seaux en usage soient soudées jusqu'au bord. Les fonds de tous les récipients doivent être plutôt concaves que convexes, supprimant ainsi la fissure que l'on trouve si souvent tout autour et qui ne peut être tenue parfaitement propre.

SOINS DES USTENSILES

Dès que l'on a vidé les ustensiles du lait qu'ils contenaient, il faut les laver. On les rince d'abord à l'eau tiède pour enlever les particules de lait, puis on les lave parfaitement dans de l'eau chaude à laquelle on a ajouté du soda à laver. Dans ce lavage il faut se servir généreusement de la brosse à récurer, surtout dans les angles que l'ustensile peut avoir. Pour finir, on les trempe dans l'eau bouillante ou—ce qui vaut encore mieux—on les soumet à un jet de vapeur prolongé. Après avoir subi ces trois opérations les ustensiles sont placés dans un endroit aéré, exposé au soleil, loin des poussières, de la saleté et des mauvaises odeurs.

Quand on porte le lait à la beurrerie et que l'on rapporte du petit lait, on ne devrait pas se servir des mêmes bidons pour ces deux usages. Il est impossible quels que soient les soins apportés et les facilités dont on dispose de se débarrasser des organismes qui sont presque toujours présents dans le petit lait.

L'ECREMEUSE CENTRIFUGE

L'écrémeuse centrifuge sert à enlever la crème du lait; une bonne écrémeuse bien conduite l'enlève presque complètement tandis que l'ancienne méthode d'écrémage par gravitation laisse parfois jusqu'à 25 pour cent de la crème dans le lait. Autre avantage de l'emploi de l'écrémeuse; le lait écrémé qui en sort est encore chaud et peut être donné dans cet état aux veaux et autres animaux.

Dans le choix d'une écrémeuse, il est une ou deux choses à considérer. Le point le plus important peut-être est la facilité de nettoyage. Plus la construction du séparateur est compliquée et plus il y a de pièces, plus le nettoyage est difficile. Il faut donc non seulement qu'une machine fasse un bon travail mais que la construction soit simple. La facilité de fonctionnement et la durée de l'appareil doivent entrer également en ligne de compte.

SOUS-PRODUITS

Dans certaines localités le cultivateur expédie tout son lait à la ville ou à la fromagerie la plus voisine. Dans le premier cas, il ne revient pas de sous-produits, et tous les éléments précieux du lait sont perdus pour le cultivateur. Mais si le lait est envoyé à la fromagerie, le fermier peut souvent ramener du petit lait qui contient beaucoup de ces éléments presque dans leurs quantités originales.

Cependant le cultivateur qui se sert d'une écrémeuse centrifuge et qui n'expédie que sa crème, ou encore celui qui convertit sa crème en beurre sur sa propre ferme n'encourt aucune perte de fertilité, "car vendre du beurre c'est vendre des rayons de soleil." Le cultivateur qui fait son beurre lui-même a deux sous-produits, le lait écrémé et le lait de beurre, tous deux très utiles dans l'alimentation des animaux.

Il y a donc trois sous-produits du lait: lait écrémé, lait de beurre et petit lait. Le lait écrémé est un aliment précieux pour les veaux, les porcs et autres bestiaux Sa richesse en matière minérale et en protéine le rendent particulièrement utile dans l'alimentation des animaux en état de croissance. Le lait de beurre est également riche en matière minérale et en protéine. Il est fort apprécié dans la nourriture des jeunes porcs.

Le petit lait qui revient de la fromagerie rapporte beaucoup des matières minérales que contenait le lait entier. Il peut entrer avantageusement dans la ration des veaux lorsqu'il est encore frais.

J.-H. Grisdale.

Ferme Expérimentale,
Ottawa, Ont.

FOURQUOI PAS DE MEILLEURES VACKES?

Tant qu'un cultivateur se contente de connaître la production de son troupeau, il lui est impossible de l'améliorer. Mais dès qu'il commence à connaître l'aptitude laitière de chacune de ses vaches prises séparément, c'est-à-dire, ce qu'elle peut produire en fait de lait et ce qu'elle consomme en fait de nourriture, alors il est en mesure d'opérer une sélection intelligente c'est-à-dire de se débarrasser des mauvaises et de conserver les bonnes.

Les résultats de cette sélection appliquée à un district donnent de quoi réfléchir. L'année dernière la production moyenne de 422 vaches appartenant à 42 propriétaires différents était de 4,494 livres de lait, le coût de la nourriture $32.90; le profit net, en ne tenant compte que du coût de la nourriture, est donc de $14.28. Mais après un commencement d'enquête on s'est aperçu que les cent meilleures vaches de ce groupe de 422 donnaient pour $7.137. de lait tandis que les cent moins bonnes vaches n'en produisaient que pour $3,200, soit beaucoup moins que la moitié.

La nourriture des meilleures vaches coûtait en moyenne $32.42 par tête, le profit sur chaque était donc de $32.96; la nourriture des moins bonnes coûtait $30.26; le profit net dans leur cas, était de $1.74.

Ainsi le profit obtenu sur chacune des cent meilleures vaches était égal au profit sur dix-huit mauvaises vaches. En d'autres termes une bonne vache en valait à elle seule dix-huit des autres.

Pourquoi conserver de mauvaises vaches dans un troupeau? Mais d'abord cherchez à connaître quelle sorte de bêtes vous avez. Ecrivez au Commissaire de l'industrie laitière à Ottawa, et vous recevrez gratuitement des feuilles pour la pesée du lait et le relevé de la nourriture.

C. F. W.

DE BONNES VACHES

Voici un exemple des découvertes que l'on peut faire en pesant régulièrement le lait et en essayant les échantillons. Une vache de quatre ans a donné en un mois 920 livres de lait contenant 35 livres de matière grasse. Dans le même troupeau se trouvait une bête de cinq ans qui a donné, dans le même intervalle seulement 331 livres de lait et 19 livres de gras, c'est-à-dire que la première vache a donné à peu près autant que trois bêtes du genre de la dernière.

Mais voici un autre fait également intéressant: cette vache a été vendue par un homme qui ignorait absolument son aptitude laitière. Son propriétaire actuel, qui contrôle la production et qui connaît sa valeur et ne voudrait pas la vendre à moins d'obtenir $30 de plus qu'il n'a payé pour elle.

Chose sur laquelle il est bon d'insister à ce propos: ce n'est pas en connaissant la production totale du troupeau pendant un mois ou pendant un jour que l'on serait arrivé à découvrir cette bonne vache. Les seuls qu'il apporte au cultivateur de connaître ne peuvent être obtenus qu'en contrôlant la production de chacune des vaches du troupeau. Voulez-vous économiser sur la main-d'oeuvre et la nourriture? Ne tenez que des vaches qui en valent la peine. Connaissez vos bêtes et vous ne courrez pas de risque de vendre les meilleures à bon prix.

C. F. W.

PESEZ VOTRE LAIT

Le contrôle de la production nous aide à connaître la valeur réelle de nos troupeaux et des bêtes qui les composent. Voilà un fait qui ne saurait plus être mis en doute. Non seulement les pages du régistre des productions que tiennent aujourd'hui les bons cultivateurs font clairement voir la supériorité de certaines vaches mais elles démontrent aussi clairement les effets des bonnes méthodes.

Par exemple, nous avons vu, en consultant un de ces régistres, qu'en un mois une vache de sept ans a donné 1,430 livres de lait tandis qu'une autre vache n'en a donné que 430. Nous voyons également que 22 vaches ont donné en moyenne, l'une dans l'autre, 1,197 livres de lait par mois tandis qu'un autre groupe de 22 vaches atteignait tout juste une moyenne de 545 livres. Ce n'est pas tout de tenir des vaches laitières, de les nourrir et de les élever en vue de la production du lait et de la matière grasse. Il faut encore savoir au juste ce qu'elles rapportent et le seul moyen d'y arriver est d'enrégistrer leur production. La sélection est nécessaire, même dans un troupeau bien tenu, car la production d'un troupeau qui n'est pas sélectionné baissera sûrement. Mais les relevés individuels de production, si faciles à tenir, nous disent clairement quelles vaches valent la peine d'être gardées.

C'est également en comparant les troupeaux qu'on s'aperçoit de la valeur d'un taureau de race pure. Par exemple, un troupeau de 14 vaches a donné en un mois 306 livres de gras. Dans un troupeau voisin, composé de 14 bêtes, où l'on pratique le contrôle depuis quatre ans et où le taureau est de race pure, la production est de 566 livres de gras; en d'autres termes, le propriétaire de ce dernier troupeau en a obtenu $75 de plus par mois que celui du premier.

Cultivateurs, pesez votre lait cette année et vous ferez de l'argent.

C. F. W.

ASSIEGES PAR DES LOUPS

M. Frank H. Mayer, de San-Francisco, est l'un des plus célèbres sportsmen du Far-West.

Pendant sa carrière aventureuse il a véeu des heures particulièrement dramatiques dont il a gardé des souvenirs très précis.

Il y a quelques années, il voyageait à travers l'Alturas-County dans l'Idaho et un matin de novembre il se mit en route pour chasser le bélier sauvage dans les montagnes qui longent la Little-Lost River.

Un *rancher* du nom de Hanson lui avait indiqué un troupeau de béliers qui fréquentaient habituellement certain plateau désolé perdu dans la solitude de la montagne, et il lui avait signalé surtout un vieux mâle détenteur d'une paire de cornes merveilleuses qui constituerait pour un chasseur un trophée royal.

Ces renseignements avaient piqué l'amour propre cynégétique de M. H. Mayer qui résolut de partir sur-le-champ à la conquête de ces cornes uniques. Le lendemain matin, après une marche pénible, il découvrit enfin le plateau, à l'horizon duquel se dressait une muraille rocheuse perpendiculaire, haute de 600 pieds au moins. Il tira sa lorgnette et inspecta les alentours. Pas un être vivant ne peuplait cette immense solitude, qui semblait hantée par la mort et la désolation.

M. Mayer, un peu déçu, alluma sa pipe et s'achemina lentement vers la muraille rocheuse dont aucune crevasse n'interrompait l'uniformité. Il se demandait s'il était humainement possible de l'escalader, lorsque, surpris, il aperçut quelque chose qui remuait à mi-côte. Instinctivement, il se dissimula derrière un repli de terrain et scruta l'objet avec sa lorgnette. Il vit alors, sur une sorte de plate-forme étroite, à laquelle on accédait par un sentier vertigineux, un bélier magnifique dont les cornes surpassaient tout ce que l'on peut imaginer.

"J'étais heureusement assez près de la base de la muraille rocheuse, raconte M. Mayer, pour que le bélier ne pût pas me voir. Sans me presser je mis ma hausse à deux cents mètres, je visai le milieu de sa poitrine et fis feu..

"Le bélier tomba. Mais il fut arrêté en route par un rebord de la muraille de sorte que ma proie demeura à 300 pieds entre ciel et terre.

"Furieux de ce contretemps, je résolus d'aller coûte que coûte chercher mon trophée. Tâche dangereuse entre toutes, car seul un sentier large de trente centimètres à peine et longeant le précipice conduisait à la saillie sur laquelle le bélier était tombé.

"Je posai mon fusil, mes cartouches, ma veste et je me mis en devoir d'escalader la muraille.

"Après une heure d'efforts, j'arrivai en vue de ma proie dont je n'étais plus séparé que par 30 ou 40 mètres. Malheureusement, ces 40 mètres de sentier étaient presque inaccessibles aux pieds de l'homme, tant sa déclivité était accentuée. De plus, la neige qui commençait à tomber rendait ma tâche encore plus périlleuse. Car de mon poste d'observation, mes regards plongeaient dans le vide et 30 pieds de profondeur me signifiaient clairement l'horrible mort qui m'attendait si je faisais le moindre faux pas.

"Quelle résolution prendre? Abandonner ma proie quand j'étais si près d'elle?... Non. Le poète a dit: "Les fous vont où les anges n'osent pas s'aventurer." Il faut avoir le courage de sa folie.

"Sans plus réfléchir j'ôtai mes souliers et mes chaussettes, et, malgré le froid, je m'aventurai pieds nus le long du roc abrupt.

"Mon bélier gisait sur une sorte de plate-forme d'un mètre cinquante. A mesure que je m'approchais d'elle, la pente du sentier devenait plus rapide et, tout à coup, je sentis mon pied droit glisser sur la neige...

"Ah! l'épouvantable sensation! Je me vois encore tombant dans l'abîme, les mains désespérément tendues et les doigts crispés pour me retenir... Le seul fait d'évoquer ce souvenir me glace le corps d'un frisson d'angoisse!

"Je tombai... jusqu'à ce qu'un quartier de roche qui faillit m'ouvrir le genou arrêtât ma chute... Instinctivement, mes bras se cramponnèrent au granit tandis que mes jambes pendaient au-dessus de l'abîme.

"Combien de temps allais-je demeurer dans cette position? Combien de temps allais-je résister à la prostraction nerveuse qui s'emparait de moi, paralysant mes forces?

"Désespéré, je fermai les yeux, lorsque, soudain, deux cris rauques résonnèrent derrière moi... J'aperçus alors deux énormes vautours qui tournaient à ma hauteur, comme sûrs de leur victime.

Horrifié par ce spectacle, je fis un effort surhumain et je réussis, par un rétablissement d'acrobate, à regagner le rebord du roc, puis successivement le sentier et la plate-forme où je trouvai mon bélier mort, auprès duquel je m'endormis.

"A la fin, cependant, je secouai cette torpeur et je me préoccupai de ma victime. Ce bélier était en effet un vieux patriarche au corps couvert de cicatrices.

"Comment allais-je remporter la tête du bélier? La jeter dans le précipice, c'était en briser les cornes: la porter à la main, c'était m'exposer à tomber moi-même... Que faire?

"Une idée me vint. Je tirai mon couteau et je dépouillai le bélier: je découpai dans sa peau une longue lanière de cuir à laquelle j'attachai la tête. Puis, ayant jeté la carcasse dans l'abîme, je descendis lentement la tête au bout de la lanière, jusqu'à ce que tout se fût dévidé. Je nouai une longue ficelle à la lanière et arrivai ainsi aux trois quarts de la distance qui me séparait du plateau. Je lâchai le tout. La tête tomba sur le corps du bélier et demeura intacte.

"Je respirai.

"Il ne s'agissait plus que de me descendre moi-même! Perspective encore plus effrayante que celle de la montée... surtout dans mon état de fatigue, avec mon genou affreusement contusionné et mes pieds nus littéralement gelés par la neige.

"Je me laissai glisser pouce à pouce, évitant de trop regarder le précipice à ma gauche, et j'arrivai ainsi jusqu'à la partie où le sentier était un peu plus praticable, non sans avoir risqué deux fois encore de disparaître dans le vide.

"Lorsque j'atteignis enfin la base de la muraille, je retrouvai mon fusil, mes vêtements, mes cartouches, et je regagnai, avec la tête chèrement conquise, le *ranch* de Hanson, qui narra mon exploit dans toute la région.

"Pour moi, le plus clair de l'affaire, ce fut un séjour de six semaines à l'hôpital où je dus soigner mon genou bien endommagé. Mais je ne le regrette pas lorsque je vois dans mon cabinet de travail, parmi d'autres trophées de moindre importance, les deux magnifiques cornes du vieux bélier qui faillirent me coûter la vie."

—Adapté de l'anglais par
Maurice Dekobra.



Le ministère des Travaux publics recevra jusqu'à 4.00 p.m., lundi, le 8 juin 1914, des soumissions pour la construction d'une salle d'exercices militaires, à Winnipeg-Nord, Man., lesquelles soumissions devront être cachetées, adressées au soussigné, et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour salle d'exercices militaires, à Winnipeg-Nord, Man."

On peut consulter les plans, devis, les formules de contrat et se procurer des formules de soumission au ministère des Travaux publics, à Ottawa et au bureau de M. H. E. Matthews, architecte résident, Winnipeg, Man.

Les soumissionnaires ne doivent pas oublier qu'on ne tiendra compte que des soumissions faites sur les formules imprimées fournies, dûment libellées, signées de la main des concurrents, avec désignation de la nature de leurs occupations, et du lieu de leurs résidences; s'il s'agit de sociétés, chaque associé devra signer de sa main la soumission et y inscrire la désignation précitée.

Un chèque égal à dix pour cent (10 p.c.) du montant de la soumission, fait à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées seront remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
R. C. DESROCHERS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, le 6 mai 1914.

N.B.—Le ministère ne reconnaitra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.—60242.

EN PROVINCE

STE-AGATHE, MAN.

La paroisse de Sainte-Agathe vient d'être plongée dans le deuil par la mort d'un de ses plus âgés et le premier des pionniers de la paroisse, M. Narcisse Olivier. C'est plutôt la vieillesse que la maladie qui l'a emporté.

Depuis deux mois il se sentait faiblir jour par jour, prévoyait sa dernière heure et s'y préparait de longue main. Aussi mourut-il dans la paix la plus grande, content de sa vie passée et empressé d'aller recevoir sa couronne promise.

Muni des derniers sacrements de l'Eglise à laquelle il resta toujours attaché, il s'éteignit paisiblement. M. Narcisse Olivier était très populaire; il savait intéresser les jeunes gens par les récits des premières années de la paroisse et surtout les enfants par ses histoires de chasse et de pêche, tantôt légendaires, tantôt vraies. En un mot il avait un véritable coeur de père, tellement qu'il avait reçu de tous ses concitoyens le surnom de "Pépère".

M. Narcisse Olivier naquit à Berthierville en 1830, le 4 janvier, arriva à Sainte-Agathe en 1882, essaya toutes sortes de cultures. Pendant ses dernières années il s'occupa de jardinages. C'était pour le vieillard le travail le plus amusant.

M. Narcisse Olivier perdit sa femme en 1867 et laisse aujourd'hui cinq enfants tous mariés:

M. Arthur Olivier, Norwood; M. Adélard Olivier, Albertown, Sask.; M. Raphaël Olivier, Sainte-Agathe; Mme Veuve Israël Bonin, Berthierville, P. Q. et M. Euclide Olivier, Sainte-Agathe.

Les funérailles eurent lieu samedi matin le 2, au milieu de nombreux parents et amis. Malgré les travaux urgents, l'église se trouvait encombrée. Le Rév. M. Campeau officiait.

Le corps était porté par MM. F. Lemoine, L. Toupin, J. Joyal, E. Dorge, E. Pelland, E. Guertin, les plus chers amis du défunt.

Le deuil était conduit par le petit-fils du défunt, M. Euclide Olivier.

Dans le cortège on remarquait: M. et Mme Arthur Olivier et Melle Marie Olivier, de Norwood, M. Albert Préfontaine, de Saint-Pierre, MM. Edmond Leveillé et Amable Toupin, de Saint-Boniface, M. Alfred et Melles Florence et Léontine Lassalle, M. Ernest et Melles Léa et Yvonne L'Heureux, Melle Sarah Delormier, Mme W. Vadeboncoeur, tous de Saint-Pierre; Mme Ed. Comeault, de Letellier.

Amis, n'oublions pas son âme.

Requiescat in pace.

* * *

Nos collégiens, Ildor Joyal et Signard Beaudoin, nous sont revenus très joyeux et contents de leurs examens.

* * *

Melle Ozina Lemoine est de retour depuis lundi d'une courte promenade à Letellier.

* * *

Le remplaçant de M. le docteur Bonin, M. le docteur Désorcy, est arrivé. M. Bonin doit partir bientôt pour l'Ontario. Nos meilleurs voeux pour le nouvel arrivé.

* * *

Mme Veuve D. Alary est de retour depuis vendredi d'une promenade de 15 jours à Saint-Boniface.

* * *

Le bac a le nez tourné vers la rivière. Il est fort probable qu'il sera à l'eau cette semaine.

Un abonné.

FANNYSTELLE, MAN.

Jeanne, âgée de 6 ans, fille bien-aimée de M. et Mme Henri Piché, a succombé dimanche soir à l'hôpital de Saint-Boniface.

Les funérailles ont eu lieu mardi le 6 à 4 heures p.m. L'assistance des parents et des amis était nombreuse.

M. et Mme Piché voudront bien recevoir par mon entremise les condoléances de toute la paroisse entière, dans la lourde perte qu'ils ont subi.

* * *

Dimanche dernier, fête de Saint Joseph, les élèves de notre école ont rendu avec âme la "Messe des Anges". C'est là le début de nos futurs chantres. Nous félicitons nos RR. SS. de la manière dont elles ont dressé nos tout-petits et nos toutes-petites dans l'art musical, etc. L'avenir de notre paroisse (nos enfants) est consolant. La semence jetée en bonne terre par ces dévouées Religieuses du S. C. et de M. I. donne maintenant et donnera plus tard de beaux fruits.

ENVOLEE

Dédié à M. et Mme L.-H. P.

Elle est décédée cette mignonne Jeanne, à l'hôpital de Saint-Boniface, malgré les bons soins de ses parents dévoués et des soins maternels des RR. SS. Grises.

C'était dimanche au soir le 4 mai, au ciel on s'apprêtait à célébrer la grandeur de la Vierge Marie, et il manquait sans doute une fleur à la parure des anges. Alors le Divin Jardinier est venu cueillir ce lis pour orner les célestes parterres. Elle est partie avant d'avoir terni sa blanche corolle aux fanges d'ici-bas.

Pauvre père, pauvre mère, je comprends votre douleur en face d'un berceau vide, au souvenir de cette mignonne enfant disparue à jamais, emportant dans un suprême baiser vos espérances. Le coeur se brise, le fardeau de la vie est bien lourd, mais levez les yeux, du ciel elle vous sourit et semble dire: "Chers parents, si vous saviez le bonheur dont je jouis, s'il vous était donné de goûter un instant, un seul instant, du ciel les enivrants délices, vos larmes seraient des larmes de joie car vous me vouliez heureuse, je le suis. De cette ange, de cette rose épanouie qu'hier encore vous pouviez admirer la beauté, la candeur, écoutez le langage, parents désolés, et que le Dieu consolateur verse à flots, ses consolations sur vos propres coeurs meurtris.

* * *

Avec la permission de M. le rédacteur de la *Liberté*, je reviendrai sur le mignon article de M. F. Mollot en date du 5 mai.

Cher Monsieur,

Nous avons longtemps prêché et nous prendrons la *liberté* de prêcher dans l'avenir, que la paroisse du Sacré-Coeur de Fannystelle n'a pas plus besoin d'hôtel pour accommoder le public voyageur et ses sujets que dans les centres populeux de la province de Québec où on a fait le préjudice de faire disparaître les débits de boisson.

La question est claire et nette que les voyageurs, même les commis-voyageurs, sont les plus minimes des revenus pour la localité et nos marchands.

Là-dessus *Yvonnic* peut sans aucune crainte se dire juge, car il a assez d'expérience sur ce sujet.

Et sur ce point que M. Mollot ne prenne pas d'inquiétude. MM. les commis-voyageurs et autres personnages qui ont affaire avec les commerçants de notre localité viendront leur rendre visite régulièrement, comme par le passé.

Au fond, un magasin de gros n'ayant pas de commis-voyageurs peut vendre les marchandises aux marchands à des prix plus bas. En second lieu, je demande à M. Mollot de porter un instant ses regards sur une paroisse voisine, où il n'y a pas d'hôtel. La position financière de ce village est-elle inférieure à la nôtre? Enumérons: trois magasins, une banque, deux écuries de louage, de magnifiques résidences et surtout le téléphone et l'éclairage des rues, ce qu'on n'a jamais eu sous le régime "mouillé" et avec l'obole des voyageurs et des étrangers.

Parlons un peu de la lutte que font les évêques, les prêtres, les magistrats à l'intempérance dans la province de Québec et même partout. N'avons-nous pas nous aussi citoyens et Ligueurs du Sacré-Coeur de Fannystelle, un devoir à remplir? Nous avons autant à coeur que n'importe qui l'avenir financier, moral, etc., de notre paroisse, et cet avenir brillant, nous le voyons, non pas dans une buvette. C'est pour cela que nous combattons l'intempérance.

Nous sommes contre les débits de boisson parce que nos évêques, nos curés, nos magistrats, nos journaux catholiques sont contre, et même nos idées.

Vous prêchez, M. Mollot, la prohibition totale dans toute notre province. C'est une bonne idée, si elle se réalise, mais pour le moment, nous nous occuperons de notre paroisse.

Ce sont là les idées d'*Yvonnic* sur la question des hôtels. Il est vrai qu'il n'est pas propriétaire comme quelqu'un disait l'autre jour, mais il y a vingt-deux ans qu'il demeure à Fannystelle, de sorte que son opinion sur ce sujet est aussi valable que celle de celui qui est seulement en villégiature en cet endroit.

Croyez moi, monsieur,

Votre dévoué,

Yvonnic.

DUNREA, MAN.

Mme Légaré a été passer une huitaine de jours chez son oncle, M. Murray. Elle est revenue très enchantée de son voyage.

* * *

Mme C. Roy a été chez le dentiste Bouche pour se faire remplacer ses dents.

* * *

Nous espérons un mariage bientôt: M. Jos avec une demoiselle du sud. Il a un frère qui va dans le nord.

Tempête.

* * *

Les recentes pluies ont beaucoup retardé les travaux des champs; cependant plusieurs sont très avancés.

Le terrain est devenu aussi détrempé qu'il l'était l'an dernier. Ce printemps plusieurs endroits sont couverts d'eau.

* * *

M. A. Lavoie a terminé son magasin cette semaine.

* * *

M. et Mme Achile Fortier partiront bientôt pour l'Ouest; ils se rendront jusqu'à Moose Jaw, Sask.

Plusieurs belles parties dé balle se sont jouées déjà ici. Nous espérons former de très bons joueurs cette année.

* * *

Mme G. Legaré a subi un petit accident l'autre jour.

Elle est tombée dans sa cave. Elle ne voit pas bien clair et ne savait pas que la porte fut ouverte. Elle s'en allait en marchant dans cette direction et tomba. Elle s'est fait une légère blessure au bras et à la tête. Nous espérons la revoir à la porte de l'église dimanche; nous lui souhaitons prompte guérison.

* * *

Plusieurs ont de la misère avec leurs poules couveuses ce printemps. J'en ai vu même qui étaient forcés de les battre pour les faire couver.

Une drole de chose arriva à M. Achille Boulet dernièrement. Il mit couver des oeufs de canards et il en résulta qu'il eut plusieurs beaux et vigoureux petits dindes.

* * *

M. Ferdinand Bourget, qui avait pris une résolution de ne plus pêcher nous est revenu l'autre jour avec une fameuse belle pêche, composée de brochets, carpes et dorés. Il a pris cela au lac Pélican de Ninette.

* * *

Nous aurons cet été un petit restaurant où il se vendra de la crême à la glace et toutes sortes de rafraîchissements.

Le Chou rouge.

ELIE, MAN.

M. l'abbé Bouillon est de retour parmi ses paroissiens depuis samedi.

* * *

MM. Eugène Deslauriers et Télesphore Bernardin sont partis pour faire leurs semaillles sur leurs homesteads.

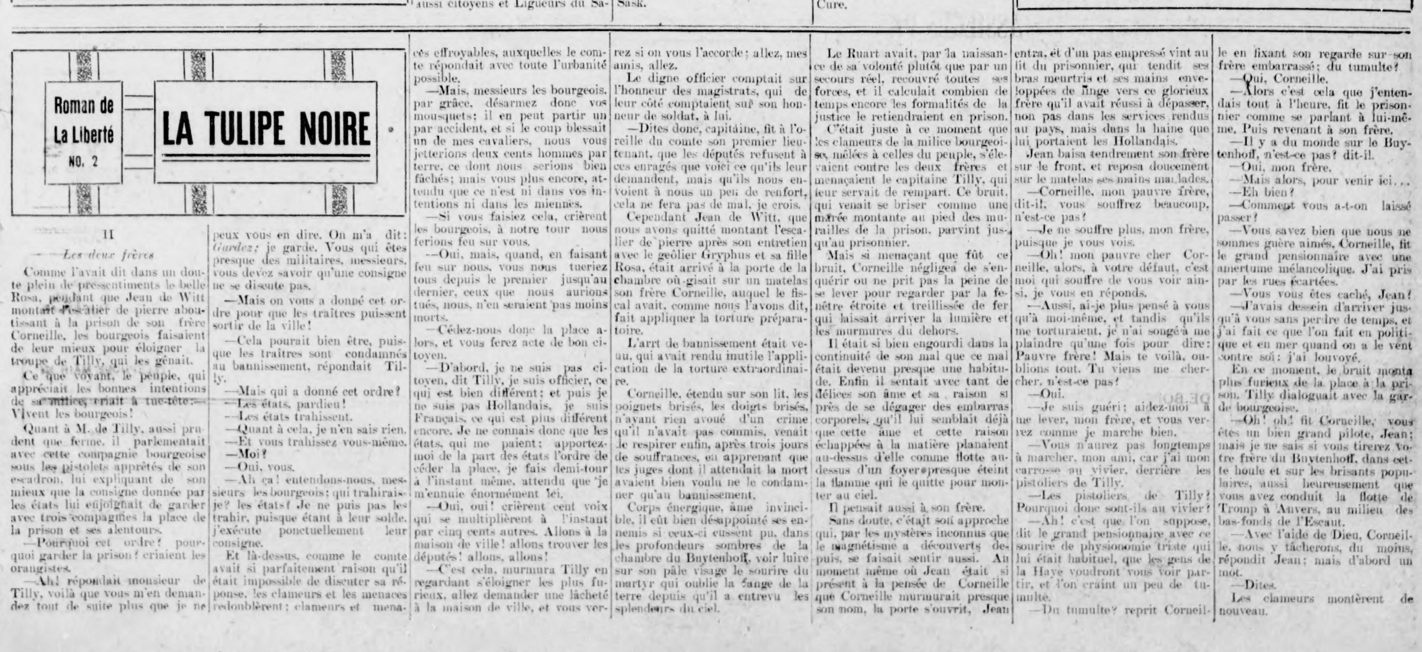
* * *

M. Adonaï Dufresne vient d'acquérir une bâtisse des Révérendes Soeurs.

* * *

M. Ed. Bernardin a eu la malchance d'avarier son automobile.

Les durillons sont des excroissances qui disparaissent quand on les traite avec le Halloway's Corn Cure.



Roman de La Liberté NO. 2

LA TULIPE NOIRE

II

Les deux frères

Comme l'avait dit dans un doute plein de pressentiments le belle Rosa, pendant que Jean de Witt montait l'escalier de pierre aboutissant à la prison de son frère Corneille, les bourgeois faisaient de leur mieux pour éloigner la troupe de Tilly, qui les gênait.

Ce que voyant, le peuple, qui appréciait les bonnes intentions de sa milice, criait à tue-tête:—Vivent les bourgeois!

Quant à M. de Tilly, aussi prudent que ferme, il parlementait avec cette compagnie bourgeoise sous les pistolets apprêtés de son escadron, lui expliquant de son mieux que la consigne donnée par les états lui enjoignait de garder avec trois compagnies la place de la prison et ses alentours.

—Pourquoi cet ordre? pourquoi garder la prison? criaient les orangistes.

—Ah! répondait monsieur de Tilly, voilà que vous m'en demandez tout de suite plus que je ne peux vous en dire. On m'a dit: *Gardez;* je garde. Vous qui êtes presque des militaires, messieurs, vous devez savoir qu'une consigne ne se discute pas.

—Mais on vous a donné cet ordre pour que les traîtres puissent sortir de la ville!

—Cela pourait bien être, puisque les traîtres sont condamnés au bannissement, répondait Tilly.

—Mais qui a donné cet ordre?

—Les états, pardieu!

—Les états trahissent.

—Quant à cela, je n'en sais rien.

—Et vous trahissez vous-même.

—Moi?

—Oui, vous.

—Ah ça! entendons-nous, messieurs les bourgeois; qui trahirais-je? les états? Je ne puis pas les trahir, puisque étant à leur solde, j'exécute ponctuellement leur consigne.

Et là-dessus, comme le comte avait si parfaitement raison qu'il était impossible de discuter sa réponse, les clameurs et les menaces redoublèrent; clameurs et menaces effroyables, auxquelles le comte répondait avec toute l'urbanité possible.

—Mais, messieurs les bourgeois, par grâce, désarmez donc vos mousquets; il en peut partir un par accident, et si le coup blessait un de mes cavaliers, nous vous jetterions deux cents hommes par terre, ce dont nous serions bien fâchés; mais vous plus encore, attendu que ce n'est ni dans vos intentions ni dans les miennes.

—Si vous faisiez cela, crièrent les bourgeois, à notre tour nous ferions feu sur vous.

—Oui, mais, quand, en faisant feu sur nous, vous nous tueriez tous depuis le premier jusqu'au dernier, ceux que nous aurions tués, nous, n'en seraient pas moins morts.

—Cédez-nous donc la place alors, et vous ferez acte de bon citoyen.

—D'abord, je ne suis pas citoyen, dit Tilly, je suis officier, ce qui est bien différent; et puis je ne suis pas Hollandais, je suis Français, ce qui est plus différent encore. Je ne connais donc que les états, qui me paient; apportez-moi de la part des états l'ordre de céder la place, je fais demi-tour à l'instant même, attendu que je m'ennuie énormément ici.

—Oui, oui! crièrent cent voix qui se multiplièrent à l'instant par cinq cents autres. Allons à la maison de ville! allons trouver les députés! allons, allons!

—C'est cela, murmura Tilly en regardant s'éloigner les plus furieux, allez demander une lâcheté à la maison de ville, et vous verrez si on vous l'accorde; allez, mes amis, allez.

Le digne officier comptait sur l'honneur des magistrats, qui de leur côté comptaient sur son honneur de soldat, à lui.

—Dites donc, capitaine, fit à l'oreille du comte son premier lieutenant, que les députés refusent à ces enragés que voici ce qu'ils leur demandent, mais qu'ils nous envoient à nous un peu de renfort, cela ne fera pas de mal, je crois.

Cependant Jean de Witt, que nous avons quitté montant l'escalier de pierre après son entretien avec le geôlier Gryphus et sa fille Rosa, était arrivé à la porte de la chambre où gisait sur un matelas son frère Corneille, auquel le fiscal avait, comme nous l'avons dit, fait appliquer la torture préparatoire.

L'arrt de bannissement était venu, qui avait rendu inutile l'application de la torture extraordinaire.

Corneille, étendu sur son lit, les poignets brisés, les doigts brisés, n'avant rien avoué d'un crime qu'il n'avait pas commis, venait de respirer enfin, après trois jours de souffrances, en apprenant que les juges dont il attendait la mort avaient bien voulu ne le condamner qu'au bannissement.

Corps énergique, âme invincible, il eût bien désappointé ses ennemis si ceux-ci eussent pu, dans les profondeurs sombres de la chambre du Buytenhoff, voir luire sur son pâle visage le sourire du martyr qui oublie la fange de la terre depuis qu'il a entrevu les splendeurs du ciel.

Le Ruart avait, par la naissance de sa volonté plutôt que par un secours réel, recouvré toutes ses forces, et il calculait combien de temps encore les formalités de la justice le retiendraient en prison.

C'était juste à ce moment que les clameurs de la milice bourgeoise, mêlées à celles du peuple, s'élevaient contre les deux frères et menaçaient le capitaine Tilly, qui leur servait de rempart. Ce bruit, qui venait se briser comme une marée montante au pied des murailles de la prison, parvint jusqu'au prisonnier.

Mais si menaçant que fût ce bruit, Corneille négligea de s'enquérir ou ne prit pas la peine de se lever pour regarder par la fenêtre étroite et treillissée de fer qui laissait arriver la lumière et les murmures du dehors.

Il était si bien engourdi dans la continuité de son mal que ce mal était devenu presque une habitude. Enfin il sentait avec tant de délices son âme et sa raison si près de se dégager des embarras corporels, qu'il lui semblait déjà que cette âme et cette raison échappées à la matière planaient au-dessus d'elle comme flotte au-dessus d'un foyer presque éteint la flamme qui le quitte pour monter au ciel.

Il pensait aussi à son frère.

Sans doute, c'était son approche qui, par les mystères inconnus que le magnétisme a découverts depuis, se faisait sentir aussi. Au moment même où Jean était si présent à la pensée de Corneille que Corneille murmurait presque son nom, la porte s'ouvrit, Jean entra, et d'un pas empressé vint au lit du prisonnier, qui tendit ses bras meurtris et ses mains enveloppées de linge vers ce glorieux frère qu'il avait réussi à dépasser, non pas dans les services rendus au pays, mais dans la haine que lui portaient les Hollandais.

Jean baisa tendrement son frère sur le front, et reposa doucement sur le matelas ses mains malades.

—Corneille, mon pauvre frère, dit-il, vous souffrez beaucoup, n'est-ce pas?

—Je ne souffre plus, mon frère, puisque je vous vois.

—Oh! mon pauvre cher Corneille, alors, à votre défaut, c'est moi qui souffre de vous voir ainsi, je vous en réponds.

—Aussi, ai-je plus pensé à vous qu'à moi-même, et tandis qu'ils me torturaient, je n'ai songé à me plaindre qu'une fois pour dire: Pauvre frère! Mais te voilà, oublions tout. Tu viens me chercher, n'est-ce pas?

—Oui.

—Je suis guéri; aidez-moi à me lever, mon frère, et vous verrez comme je marche bien.

—Vous n'aurez pas longtemps à marcher, mon ami, car j'ai mon carrosse au vivier, derrière les pistoliers de Tilly.

—Les pistoliers de Tilly? Pourquoi donc sont-ils au vivier?

—Ah! c'est que l'on suppose, dit le grand pensionnaire avec ce sourire de physionomie triste qui lui était habituel, que les gens de la Haye voudront vous voir partir, et l'on craint un peu de tumulte.

—Du tumulte? reprit Corneille en fixant son regarde sur son frère embarrassé; du tumulte?

—Oui, Corneille.

—Alors c'est cela que j'entendais tout à l'heure, fit le prisonnier comme se parlant à lui-même. Puis revenant à son frère.

—Il y a du monde sur le Buytenhoff, n'est-ce pas? dit-il.

—Oui, mon frère.

—Mais alors, pour venir ici...

—Eh bien?

—Comment vous a-t-on laissé passer?

—Vous savez bien que nous ne sommes guère aimés, Corneille, fit le grand pensionnaire avec une amertume mélancolique. J'ai pris par les rues écartées.

—Vous vous êtes caché, Jean?

—J'avais dessein d'arriver jusqu'à vous sans perdre de temps, et j'ai fait ce que l'on fait en politique et en mer quand on a le vent contre soi: j'ai louvoyé.

En ce moment, le bruit monta plus furieux de la place à la prison. Tilly dialoguait avec la garde bourgeoise.

—Oh! oh! fit Corneille, vous êtes un bien grand pilote, Jean; mais je ne sais si vous tirerez votre frère du Buytenhoff, dans cette houle et sur les brisants populaires, aussi heureusement que vous avez conduit la flotte de Tromp à Anvers, au milieu des bas-fonds de l'Escaut.

—Avec l'aide de Dieu, Corneille, nous y tâcherons, du moins, répondit Jean; mais d'abord un mot.

—Dites.

Les clameurs montèrent de nouveau.

LE SOLDAT MEXICAIN

Le correspondant d'un journal italien, M. Luigi Barzini, donne, dans une lettre récente, les détails que voici sur l'armée mexicaine, telle qu'il l'a vue à Mexico et aux environs:

"L'armée n'est plus ce qu'elle était sous la présidence de Porfirio Diaz. Trois ans de guerre civile l'ont réduite de plus d'un tiers. Suivant une statistique officielle, il y a eu, pendant cette période, 100,000 hommes tués dans les deux camps. On improvise des soldats avec toutes sortes de gens; on a même créé un bataillon de galériens; on proclame le service obligatoire avec droit de remplacement et il part des milliers de remplaçants indiens de tout âge et de toute provenance.

"L'Indien se bat à sa façon et suivant son tempérament. La tactique est primitive. Pas de mouvements de masse. Les combats se produisent entre guérillas indépendantes, dont la mobilité est très grande. Le général Orozco, se retirant avec 400 hommes, a parcouru en dix jours 500 kilomètres, de la frontière américaine à Torréon, dans une région déserte. Une galette sèche suffit à l'Indien pour un jour entier. Il suivra pendant des heures le trot d'un cheval. Là où le blanc mourrait de faim et de soif, il trouve tout ce qu'il lui faut. Dans le désert le plus désolé, il coupe le cactus pitahaya, qui croît solitaire sur les sables du nord, haute colonne verte et épineuse, il le dispose horizontalement, allume deux feux sous ses extrémités, ouvre un trou au milieu, et la sève, expulsée par la chaleur, coule par cete ouverture et fournit une boisson douceâtre et nutritive.

"L'Indien sent, comme le cheval, le voisinage de l'eau, n'a besoin d'aucun abri, court pendant 50 kilomètres sous le poids de 400 cartouches. Battu, il se disperse et disparaît; vainqueur, il se dédommage de ses souffrances. La ville prise assouvit et désaltère la victoire. Aussi longtemps qu'il y a une goutte de pulque (eau-de-vie), les triomphateurs sont ivres. Aucune discipline ne peut persuader le combattant mexicain que le pillage des caves et des cabarets ne soit un droit de guerre légitime. Sa conscience est antique et le triomphe ne lui procure pas d'autres salaires. Un article du code militaire proclame la peine de mort pour l'ivresse en temps de guerre, mais on l'applique quand on peut. Comment massacrer ses propres bataillons au lendemain d'une victoire! Alors se développent des scènes d'horreur. Le Mexicain a l'ivresse mélancolique et féroce. Il y perd la générosité chevaleresque de sa nature, il devient acharné, taciturne et violent. Des massacres injustifiés sont ordonnés dans une heure d'ivresse.

"Une variété d'uniformes recouvre les soldats, gris ou blancs, usés et salis; des hommes portent le casque colonial, d'autres une casquette allemande, d'autres une casquette de forme française. Chaque gouvernement a laissé un couvre-chef. Et au milieu de la troupe, gardés à vue, des prisonniers. Ce sont des Indiens, comme les soldats de Huerta, mais sans uniforme, coiffés de l'immense chapeau de paille pointu. Il y a parmi eux des enfants et des vieillards. Et tous marchent serrés les uns contre les autres, comme des moutons quand gronde le tonnerre. Après l'arrière-garde, une cohue de femmes, les femmes des prisonniers; elles suivent leurs hommes. Avec leurs tresses noires qui pendent, leurs épaules couvertes d'une étoffe rouge, les bras nus jusqu'à l'aiselle et levés pour soutenir d'étranges fardeaux qu'elles portent sur la tête, elles courent pour ne pas rester en arrière. Il y en a qui portent un enfant sur le dos. Et elles se glissent au milieu des voitures et des obstacles de la rue avec une vague anxiété sur leur visage couleur de palissandre.

"Dans la ville moderne, riche, élégante, joyeuse, qui s'anime pour la promenade du soir, qui s'inonde de lumière, qui s'amuse, qui ouvre dix théâtres avec les danses à la mode, cette horde barbare, qui a l'étrangeté d'une apparition exotique, semble venir d'un autre monde. Et elle vient peut-être des faubourgs de la capitale. Elle représente le vrai Mexique. L'exception, c'est la ville.

"La colonne va s'arrêter devant une caserne. Les prisonniers sont en rangs entourés de soldats. Alors, un vieux monsieur, qui vient de donner des ordres aux officiers, s'approche des captifs et leur fait un petit discours paternel: "Mes enfants, n'ayez pas peur, on ne vous fera aucun mal, vous n'êtes pas des prisonniers, vous êtes des volontaires. Faites honneur et tout finira bien. Compris?"

"Et la colonne reprend sa route et disparaît dans quelque dépôt militaire. C'est ainsi qu'on fait les enrôlements. On arrête le nombre d'hommes dont on a besoin, et il n'y a pas d'autres formalités que de leur apprendre qu'ils sont volontaires.

"On a toujours fait ainsi. L'Indien est une machine à combattre. La conquête du Mexique par les Espagnols n'a pas été accomplie comme on croit, par Cortez à la tête d'une poignée d'aventuriers castillans, mais avec l'aide donné à l'envahisseur de 200,000 Indiens de tribus vaincues par les Aztèques et qui s'unirent à Cortez pour renverser l'empire de Montezuma. La guerre de l'indépendance, il y a cent ans, est l'oeuvre des hordes indiennes, qui suivaient le prêtre Hidalgo, ivres de fanatisme religieux et ignorantes au point de se jeter sur les canons espagnols pour leur fermer la bouche avec leur chapeau de paille. L'Indien est resté un guerrier d'instinct. Ce vaincu est le vainqueur de toutes les batailles. Cet esclave constitue la force de toutes les dominations. Si le blanc comprenait quelle énergie de production et de destruction il a dans ses mains, le Mexique serait la nation dominante des deux Amériques.

"Demain, ces prisonniers que nous avons vus passer seront armés d'un fusil et ne différeront pas sensiblement des autres soldats de l'armée mexicaine."

La partie supérieure de la gravure représente un groupe de rebelles mexicains qui ont servi sous le bandit Villa. Ce dernier est un des protégés des Américains. C'est chez eux qu'il s'est approvisionné d'armes pour combattre le président Huerta.

La partie inférieure nous fait voir un groupe de troupes fédérales, troupes du président Huerta, défilant dans les rues de Mexico, capitale du Mexique.

CHAMPIONS INCONNUS

Les marcheurs du Mhari.

Nos champions de *footing* et nos *craks* les plus fameux ne se doutent pas qu'il existe un certain coin du monde où leurs performances n'étonneraient personne.

Ils y trouveraient même des rivaux, surtout dans les épreuves de fond.

Ce pays n'a rien de fabuleux.

C'est tout simplement la partie du continent africain qui s'étend entre l'Oubangui et le Chari.

Là, pas de rivières navigables, pas d'animaux porteurs, aucune route carrossable.

Depuis des siècles, les noirs ne peuvent compter que sur leurs jarrets. Et cela leur a fait des muscles d'acier, une endurance qui supporte facilement la comparaison avec celle de nos plus notoires athlètes.

Sans entraînement, sans éducation spéciale, les Bandas et les Mandjas arrivent à de véritables exploits, si simples pour eux qu'il a fallu les renseignements précis de voyageurs ayant vécu longtemps parmi eux pour qu'on y attachât de l'importance.

Les Togbos, par exemple, viennent chaque mois apporter comme impôt un petit panier de caoutchouc. Ils font, aller et retour, avec un peu de nourriture dans un panier, la bagatelle de 300 milles, qu'ils abattent, comme une promenade hygiénique en sept jours.

Quelquefois même, ils ont dû, à titre de corvée supplémentaire, faire 75 milles de route, dont 30 avec 65 livres sur la tête.

Ceci n'est rien, en comparaison des courriers rapides.

Un jeune indigène, milicien ou simple volontaire, partant de Fort-Crampel porter un pli au poste de Nana, prendre la réponse et la rapporter, soit 76 milles, doit le faire en moins de quatre jours.

Aucun d'eux n'use de ce délai. Tous le font en deux jours, beaucoup en 20, 21 heures tout au plus.

Or, il faut savoir que ledit indigène a devant lui tous les obstacles accumulés. Il part généralement vers dix heures du matin et marche sous une chaleur torride à la saison sèche, sous les pluies torrentielles pendant l'hivernage.

Il marche pieds nus sur la latérite, minérai de fer pointu et qui garde toute la chaleur. Il n'est pas ravitaillé et doit s'occuper de sa nourriture. Par les nuits sans lune, il lui faut marcher à la torche ou attendre l'aurore.

Il doit traverser quarante marigots vaseux sans ponceaux et souvent écarter les branchages et les hautes herbes pendant des kilomètres.

A Nana, il doit attendre la réponse souvent aux heures les plus faciles à la marche.

Enfin—et le point est capital—ce courrier est armé, porte son fusil et deux sachets de cartouches sur le ventre et sur le dos!

Récemment, une épreuve fut tentée avec vingt-deux jeunes recrues de 17 à 20 ans. Il s'agissait de faire ce trajet de 76 milles dans ces conditions, à une moyenne de 6 milles à l'heure...

Ils arrivèrent tous avec dix-sept minutes d'écart entre le premier et le dernier.

Nous signalons ce fait parce qu'il est contrôlé, mais il y a mieux. On signale des étapes de 113 milles franchies, sans nourriture préparée, en deux jours. Et que dire des indigènes de la grande brousse, chargés de porter des nouvelles urgentes...

Des raids effarants, une soixantaine de milles abattus en vingt-quatre heures pendant plusieurs jours.

Une section d'auxiliaires marchant de cinq heures du soir à cinq heures du soir le lendemain, par une nuit voilée, en pays rebelle, sans prendre aucune nourriture, sans autre arrêt qu'une heure à l'aurore.

Les indigènes de cette région sont imbattables dans un sport d'autre genre et qui n'est pas à recommander.

C'est le *footing* avec une charge de 65 livres sur la tête; on en a vu, partant en colonne, accomplir avec ce poids, une moyenne de 22 à 24 milles par jour, pendant 45 jours consécutifs, souvent au milieu de fourrés inextricables, nourris à peine et couchés à la belle étoile.

Leur endurance est telle qu'on ne notait dans le poids du corps au retour qu'une différence à peine sensible.

Si l'on songe que tout cela est fait, tout naturellement et *sans la moindre éducation sportive*, on peut dire que voilà le réservoir des pédestrians, les rivaux inconnus de nos champions d'Europe.

Jacques Cézembre.

Un jeune Ottoman passait un examen. Le professeur lui demande quelques citations d'auteurs grecs. La question l'embarrassa, et l'examinateur, cherchant à le remettre sur la voie:

—Voyons, dit-il, vous connaissez bien un auteur... par exemple Homère!

—Oh! oui, répond vivement l'autre: Omer-Pacha...

Pilules pour toutes saisons.—On peut être certain que les Pilules Végétales de Parmelee produiront leur effet en toutes saisons, dans tous climats, dans la tempérée comme dans la zone torride. La dyspeptique les trouvera un ami de tous les instants et devrait toujours les avoir avec lui. Elles sont fabriquées pour résister à tous les climats et conserveront toujours leur fraîcheur et leur force. Elles ne vieillissent pas, qualité rarement possédée.

—Oh! oh! continua Corneille, comme ces gens sont en colère! Est-ce contre vous? est-ce contre moi?

—Je crois que c'est contre tous deux, Corneille. Je vous disais donc, mon frère, que ce que les orangistes nous reprochent au milieu de leurs sottes calomnies, c'est d'avoir négocié avec la France.

—Les niais!

—Oui, mais ils nous le reprochent.

—Mais si ces négociations eussent réussi, elles leur eussent épargné les défaites de Rees, d'Orsay, de Vesel et de Rheinberg; elles leur eussent évité le passage du Rhin, et la Hollande pourrait se croire encore invincible au milieu de ses marais et de ses canaux.

—Tout cela est vrai, mon frère, mais ce qui est d'une vérité plus absolue encore, c'est que si l'on trouvait en ce moment-ci notre correspondance avec Monsieur de Louvois, si bon pilote que je sois, je ne sauverais point l'esquif si frêle qui va porter les de Witt et leur fortune hors de la Hollande. Cette correspondance, qui prouverait à des honnêtes gens combien j'aime mon pays et quels sacrifices j'offrais de faire personnellement pour sa liberté, pour sa gloire, cette correspondance nous perdrait auprès des orangistes, nos vainqueurs. Aussi, cher Corneille, j'aime à croire que vous l'avez brûlée avant de quitter Dordrecht pour venir me rejoindre à la Haye.

—Mon frère, répondit Corneille, votre correspondance avec Monsieur de Louvois prouve que vous avez été dans les derniers temps le plus grand, le plus généreux, le plus habile citoyen des sept Provinces-Unies. J'aime la gloire de mon pays; j'aime votre gloire surtout, mon frère, et je me suis bien gardé de brûler cette correspondance.

—Alors nous sommes perdus pour cette vie terrestre, dit tranquillement l'ex-grand pensionnaire en s'approchant de la fenêtre.

—Non, bien au contraire, Jean, et nous aurons à la fois le salut du corps et la résurrection de la popularité.

—Qu'avez-vous donc fait de ces lettres, alors?

—Je les ai confiées à Cornélius van Baerle, mon filleul, que vous connaissez et qui demeure à Dordrecht.

—Oh! le pauvre garçon, ce cher et naïf enfant! ce savant qui, chose rare, sait tant de choses et ne pense qu'aux fleurs qui saluent Dieu, et qu'à Dieu qui fait naître les fleurs! vous l'avez chargé de ce dépôt mortel; mais il est perdu, mon frère, ce pauvre cher Cornélius!

—Perdu!

—Oui, car il sera fort ou il sera faible. S'il est fort (car si étranger qu'il soit à ce qui nous arrive; car, quoique enseveli à Dordrecht, quoique distrait, que c'est miracle! il saura, un jour ou l'autre, ce qui nous arrive), s'il est fort, il se vantera de nous; s'il est faible, il aura peur de notre intimité; s'il est fort, il criera le secret; s'il est faible, il le laissera prendre. Dans l'un et l'autre cas, Corneille, il est donc perdu et nous aussi. Ainsi donc, mon frère, fuyons vite, s'il en est temps encore.

Corneille se souleva sur son lit et, prenant la main de son frère, qui tressaillit au contact des linges:

—Est-ce que je ne connais pas mon filleul? dit-il; est-ce que je n'ai pas appris à lire chaque pensée dans la tête de van Baerle, chaque sentiment dans son âme? Tu me demandes s'il est faible, tu me demandes s'il est fort? Il n'est ni l'un ni l'autre, mais qu'importe ce qu'il soit! Le principal est qu'il gardera le secret, attendu que ce secret, il ne le connaît même pas.

Jean se retourna surpris.

—Oh! continua Corneille avec son doux sourire, le Ruart de Pulten est un politique élevé à l'école de Jean; je vous le répète, mon frère, van Baerle ignore la nature et la valeur du dépôt que je lui ai confié.

—Vite, alors! s'écria Jean, puisqu'il en est temps encore, faisons-lui passer l'ordre de brûler la liasse.

—Par qui faire passer cet ordre?

—Par mon serviteur Craeke, qui devait nous accompagner à cheval et qui est entré avec moi dans la prison pour vous aider à descendre l'escalier.

—Réfléchissez avant de brûler ces titres glorieux, Jean.

—Je réfléchis qu'avant tout, mon brave Corneille, il faut que les frères de Witt sauvent leur vie pour sauver leur renommée. Nous morts, qui nous défendra, Corneille? Qui nous aura seulement compris?

—Vous croyez donc qu'ils nous tueraient s'ils trouvaient ces papiers?

Jean, sans répondre à son frère, étendit la main vers le Buytenhoff, d'où s'élançaient en ce moment des bouffées de clameurs féroces.

—Oui, oui, dit Corneille, j'entends bien ces clameurs, mais ces clameurs, que disent-elles?

Jean ouvrit la fenêtre.

—Mort aux traîtres! hurlait la populace.

—Entendez-vous maintenant, Corneille?

—Et les traîtres, c'est nous! dit le prisonier en levant les yeux au ciel et en haussant les épaules.

—C'est nous, répéta Jean de Witt.

—Où est Craeke?

—A la porte de votre chambre, je présume.

Jean ouvrit la porte: le fidèle serviteur attendait en effet sur le seuil.

—Venez, Craeke, et retenez bien ce que mon frère va vous dire.

—Oh non, il ne suffit pas de dire, Jean; il faut que j'écrive, malheureusement.

—Et pourquoi cela?

—Parce que van Baerle ne rendra pas ce dépôt ou ne le brûlera pas sans un ordre précis.

—Mais pourrez-vous écrire, mon cher ami? demanda Jean, à l'aspect de ces pauvres mains toutes brûlées et toutes meurtries.

—Oh! si j'avais plume et encre, vous verriez! dit Corneille.

—Voici un crayon, au moins.

—Avez-vous du papier, car on ne m'a rien laissé ici!

—Cette Bible. Déchirez-en la première feuille.

—Bien.

—Mais votre écriture sera illisible!

—Allons donc! dit Corneille en regardant son frère. Ces doigts qui ont résisté aux mèches du bourreau, cette volonté qui a dompté la douleur, vont s'unir d'un commun effort, et, soyez tranquille, mon frère, la ligne sera tracée sans un seul tremblement.

Et en effet, Corneille prit le crayon et écrivit.

Alors on put voir sous le linge blanc transparaître les gouttes de sang que la pression des doigts sur le crayon chassait des chairs ouvertes.

La sueur ruisselait des tempes du grand pensionnaire.

Corneille écrivit:

"Cher filleul,

"Brûle le dépôt que je t'ai confié, brûle-le sans le regarder, sans l'ouvrir, afin qu'il te demeure inconnu à toi-même. Les secrets du genre de celui qu'il contient tuent les dépositaires. Brûle et tu aura sauvé Jean et Corneille.

"Adieu et aime-moi.

"Corneille de Witt.

"20 août 1672."

Jean, les larmes aux yeux, essuya une goutte de ce noble sang qui avait taché la feuille, la remit à Craeke avec une dernière recommandation, et revint à Corneille, que la souffrance venait de pâlir encore, et qui semblait près de s'évanouir.

—Maintenant, dit-il, quand ce brave Craeke aura fait entendre son ancien sifflet de contremaître, c'est qu'il sera hors des groupes, de l'autre côté du vivier... Alors nous partirons à notre tour.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'un long et vigoureux coup de sifflet perça de son roulement marin les dômes de feuillage noir des ormes et domina les clameurs du Buytenhoff.

Jean leva ses bras au ciel pour le remercier.

—Et maintenant, dit-il, partons, Corneille.

III

L'élève de Jean de Witt

Tandis que les hurlements de la foule rassemblée sur le Buytenhoff, montant toujours plus effrayants vers les deux frères, déterminaient Jean de Witt à presser le départ de son frère Corneille, une députation de bourgeois était allée, comme nous l'avons dit, à la mison de ville, pour demander l'expulsion du corps de cavalerie de Tilly.

Il n'y avait pas loin du Buytenhoff au Hoogstraet; ausi vit-on un étranger, qui depuis le moment où cette scène avait commencé en suivait les détails avec curiosité, se diriger avec les autres, ou plutôt à la suite des autres, vers la maison de ville, pour apprendre plus tôt la nouvelle de ce qui allait s'y passer.

Cet étranger était un homme très jeune, âgé de vingt-deux ou vingt-trois ans à peine, sans vigueur apparente. Il cachait, car sans doute il avait des raisons pour ne pas être reconnu, sa figure pâle et longue sous un fin mouchoir de toile de Frise, avec lequel il ne cessait d'essuyer son front mouillé de sueur ou ses lèvres brûlantes.

L'oeil fixe comme celui de l'oiseau de proie, le nez aquilin et long, la bouche fine et droite, ouverte ou plutôt fendue comme les lèvres d'une blessure, cet homme eût offert à Lavater, si Lavater eût vécu à cette époque, un sujet d'études physiologiques qui d'abord n'eussent pas tourné à son avantage.

Entre la figure du conquérant et celle du pirate, disaient les anciens, quelle différence trouvera-t-on? Celle que l'on trouve entre l'aigle et le vautour.

La sérénité ou l'inquiétude.

Aussi cette physionomie livide, ce corps grêle et souffreteux, cette démarche inquiète qui s'en allaient du Buytenhoff au Hoogstraet à la suite de tout ce peuple hurlant, c'était le type et l'image d'un maître soupçonneux ou d'un voleur inquiet; et un homme de police eût certes opté pour ce dernier renseignement, à cause du soin que celui dont nous nous occupons en ce moment prenait de se cacher.

(*A suivre.*)

TOMBOLA

Organisée par la Maison Saint-Joseph, d'Otterburne, Manitoba

NOMS DES HEUREUX GAGNANTS

No. 23467A—I. Driscoll, Fort Francis, Ont. .... Un riche service à dépecer.
No. 30488A—R. J. Towhig, Strassburg, Sask. .... Une Plume-Fontaine.
No. 24922A—Mme L. Ménard, St. Michel des Saints, Que. .... Un porte-bijou.
No. 24290A—M. Coshure, St. Boniface, Man. .... Une pipe.
No. 7325A—Mlle M. Martin, Grande Clairière, Man. .... Un accordéon.
No. 15457B—F. Lemire, Winnipeg, Man. .... Un service de vaisselle.
No. 5678A—Mlle Rose A. Dufort, St. Vincent de Paul, Que. .... Un plateau à fruits en argent.
No. 3146B—Mme V. Huot, Chaudiere Station, Que. .... Une pipe en écume de mer.
No. 8290C—F. J. Klema, Winnipeg, Man. .... Vie de Léon XIII.
No. 5286A—J. A. Adam, Trois Saumons, Que. .... Un confortable en soie.
No. 1365A—Joseph Guay, Beaumont, Que. .... Une lampe de salon.
No. 31297A—Hugh McDonald, Winnipeg, Man. .... Un trousseau de baptême.
No. 8649C—R. Johnston, Herschel, Sask. .... Un service à découper.
No. 1644B—Mme J. H. Lemire, Winnipeg, Man. .... Un riche tapis de buffet brodé à la main.
No. 56101A—Stive Olineck, Marchand, Man. .... Un porte-cigares.
No. 24936A—John McGettinger, Norwood, Man. .... Un coussin.
No. 15395A—E. Baudette, Hanmer, Ont. .... Une paire de patins.
No. 21733A—J. L. Leiffers, Cudworth, Sask. .... Un service de table en cristal.
No. 22656A—Sebastian Ell, Holdfast, Sask. .... Un beurrier en argent.
No. 34988A—Mme Anatole Fortin, McCreary, Man. .... Un coussin.
No. 5118B—John E. Cody, Fulda, Sask. .... Une statue de Jeanne d'Arc en cuivre doré.
No. 40591A—Martin Merkowsky, Coblenz, Sask. .... Un vase à biscuits en porcelaine fini en argent.
No. 26247A—Mlle Annie Brunet, Vankleek Hill, Ont. .... Un service à fumer.
No. 25271A—L. F. Dietrich, Waterloo, Ont. .... Un service à thé en argent.
No. 3648C—A. Saltel, Otterburne, Man. .... Un coussin.
No. 19029A—Alex. Mettlewski, Leipzig, Sask. .... Une belle lampe de salon.
No. 15460A—Mrs. L. Wood, Halleybury, Ont. .... Une salière et une poivrière en verre taillé.
No. 43673A—Mrs. Jos. Lambert, Nesterville, Ont. .... Une coutellerie en argent.
No. 15080A—Raoul Lauzon, Casselman, Ont. .... Un centre de table.
No. 7892A—Mrs. Rajotte, Kennedy, Sask. .... Une magnifique montre en or.
No. 12928B—Dulysse Moyneur, Ottawa, Ont. .... Un pot à tabac.
No. 49935A—A. M. Hanson, Le Pas, Man. .... Un sucrier en argent.
No. 58157A—Leo Schanus, St. George, Man. .... Un tapis de pieds.
No. 6860A—Mrs. M. Casey, Port Arthur, Ont. .... Une horloge de fantaisie.
No. 9319B—J. A. Maynard, Cluny, Alta. .... Deux riches cadres.
No. 982B—W. M. Costello, Fort William, Ont. .... Une paire de patins "Regal".
No. 27820A—Rev. A. L. McDonald, Alexandria, Ont. .... Une paire de cache-oreillers brodés à la main.
No. 8731B—Mrs. Eugene Granger, St. Boniface, Man. .... Un riche couvre-pieds.
No. 1038A—A. Chauvin, Windsor, Ont. .... Une berceuse en jonc.
No. 59794A—Richard Ryan, Mount Ryan, P.E.I. .... Un beau coussin.
No. 36073A—Mrs. H. Corbell, North Bay, Ont. .... Un Kodak.
No. 50132A—A. McCabe, Souris, Man. .... Une belle lampe.
No. 29414A—M. Deegan, Winnipeg, Man. .... Un fer à repasser.
No. 1759A—Mlle M. L. Bibeau, St. Eugene de Grantham, Que. .... Un joli phonographe.
No. 3910C—N. O'Donnell, Winnipeg, Man. .... Une pipe.
No. 325A—L. Quesnelle, Penetanguishene, Ont. .... Une corbeille à fruits en argent.
No. 8839B—Mrs. A. Guindon, Ottawa, Ont. .... Une surprise.
No. 48573A—Miss M. Carrignan, Ste Angele de Laval, Que. .... Une nappe et six serviettes brodées à la main.
No. 17552B—Elie Ploquin, Dana, Sask. .... Un chapelet en nacre monté sur argent.
No. 15356B—John Klotz, Balgonie, Sask. .... Un service de vaisselle.
No. 20320A—P. Churline, Cumberland, N.S. .... Gilet et bonnet pour enfant.
No. 25787A—J. P. Tremblay, Winnipeg, Man. .... Un riche service de vaisselle.
No. 5686A—A. Muller, Viscount, Sask. .... Une belle lampe de salon.
No. 28149A—Mrs. J. J. McFadden, Renfrew, Ont. .... Un chapelet monté sur or.
No. 6078C—Eliza Charlebois, Ottawa, Ont. .... Une pipe.
No. 8149A—J. Rondike, Regina, Sask. .... Joli grand tapis de pieds.
No. 7569B—M. Burns, Lanigan, Sask. .... Un joli tapis de table.
No. 50387 —J. A. Desjardins, Norwood Grove, Man. .... Un collet en fourrure pour dame.
No. 34825A—Mrs. Treliz Gregoire, St. Jean Baptiste, Man. .... Une bourse à mouchoirs.
No. 8432B—Mme Vve Gilbert Richard, St. Vital de Lampton, Que. .. Un complet de chambre à coucher brodé à la main
No. 25913A—Hon. Jos. Bernier, St. Boniface, Man. .... Un service de vaisselle de chambre.
No. 55214A—Mlle A. Labossière, St. Léon, Man. .... Un porte-monnaie.
No. 25728A—H. Constant, St. Boniface, Man. .... Un beurrier en argent.
No. 24424A—Geo. Magnan, St. Boniface, Man. .... Une pipe.
No. 30487A—R. J. Towhig, Strassburg, Sask. .... Un bracelet.
No. 7990C—A. Hogue, St. Charles, Man. .... Un centre de table brodé à la main.
No. 41125A—Mlle E. Lafond, St. Hermas, Que. .... Un chapelet monté sur or.
No. 42592A—Rev. Père Chalumeau, N. D. de Lourdes, Man. .... Une belle montre en or.
No. 791A—Mrs. J. Kelly, Fort William, Ont. .... Un bel encrier.
No. 24803A—A. E. Moissan, Winnipeg, Man. .... Une statue de Jeanne d'Arc en métal doré.
No. 29868A—R. Plamondon, St. Hyacinthe, Que. .... Un coussin.
No. 25313A—John Diederichs, Chipman, Alta. .... Un $5.00 en or.

UNE CHASSE DRAMATIQUE

Deux soldats serbes doivent repousser une troupe de carnassiers.

Les hasards de la guerre réservent parfois bien des surprises aux troupes en campagne, mais l'idée qui viendrait certainement le moins vite à l'esprit d'un soldat partant en campagne serait d'avoir à se battre contre des animaux féroces.

C'est pourtant ce qui est arrivé à deux sujets du roi Pierre Ier, aux environs d'Uskub, dans la Turquie envahie, vers la fin de l'hiver.

Plus que les Bulgares peut-être, les Serbes eurent à souffrir du froid pendant la guerre le territoire conquis par eux jouissant d'un climat plus rigoureux que la région d'Andrinople. Ils sont habitués, il est vrai, à des basses températures puisque la moyenne de l'hiver est en Serbie de 0,2 mais les troupes couchant sous la tente ou même dans la neige furent particulièrement éprouvées.

Au cours du dernier hiver, la neige tomba en abondance et, comme toujours en pareil cas, les loups, qui sont encore nombreux dans cette partie des Balkans, sortirent des forêts pour chercher leur nourriture, d'autant plus audacieux que le grand nombre des cadavres sur les champs de bataille les familiarisait avec les hommes. On se préoccupait à peine de les chasser et ils n'avaient guère à redouter que les corbeaux, aussi voraces et plus nombreux qu'eux.

Ils s'enhardirent bientôt à tel point, qu'un jour, tombant à l'improviste sur deux sentinelles serbes postées en observation au pied d'un arbre, ils n'hésitèrent pas à les cerner.

La campagne couverte d'un épais tapis de neige était déserte. Les bêtes se sentant en nombre montrèrent les dents.

Les soldats ne s'inquiétèrent pas du tout du danger qui les menaçait! Mais tout à coup, avec des hurlements furieux, s'excitant mutuellement, les loups chargèrent.

Ensemble, les deux hommes firent feu et blessèrent chacun leur bête, mais l'élan était donné et la terrible meute ne s'arrêta pas pour si peu. Voyant qu'ils allaient être atteints, les soldats n'hésitèrent plus. Ils mirent vivement leur fusil en bandoulière et, s'accrochant à une branche, grimpèrent à l'arbre juste à temps pour ne pas sentir les terribles crocs des fauves exaspérés s'enfoncer dans leurs mollets.

Malheureusement les branches couvertes de givre étaient glissantes et au moment où l'un des soldats allait, après un rétablissement, s'asseoir sur l'une d'elles à califourchon, il perdit l'équilibre et tomba lourdement sur la neige.

Les bêtes s'élancèrent sur lui. Il les repoussait des pieds et des poings, avec rage, essayant, mais en vain, de se saisir de son arme. Impossible... Deux secondes de répit eussent été fatales. Les loups le harcelaient avec une telle impétuosité qu'il ne pouvait même pas se relever.

Du haut de son perchoir, son camarade n'osait tirer, craignant de le blesser. A un moment cependant, il réussit à fracasser la gueule d'un des plus furieux assaillants.

La bête poussa un tel hurlement de douleur que les autres reculèrent. Ce court répit suffit au soldat tombé dans la neige pour attirer sa baïonnette et quand les loups revinrent à la charge, plus féroces que jamais, c'est à l'arme blanche qu'il se défendit, combattant presque corps à corps, crevant des yeux et des poitrails, jusqu'au moment où, désespéré, il réussit à se mettre debout. Il n'en pouvait plus. Depuis près de dix minutes qu'il se débattait contre les attaques de la horde hurlante, il avait épuisé ses forces. Quelques instants encore et il eût infailliblement succombé.

Six loups agonisaient, tachant la neige de leur sang, mais aux cris de la meute, d'autres accouraient du bois voisin et cela menaçait de ne jamais finir.

Bien d'aplomb sur son arbre, le soldat qui se trouvait à l'abri tirait maintenant presque sans discontinuer. Il put ainsi protéger son camarade, et celui-ci, après bien des efforts, réussit à le rejoindre une seconde fois. Pendant une heure encore ils soutinrent le siège, mais le bruit des détonations attira enfin une patrouille qui passait aux environs et l'arrivée des soldats mit en fuite les loups déjà découragés par l'insuccès de leur attaque. Gageons que cette aventure demeurera dans la mémoire de nos deux Serbes un souvenir plus émouvant que toutes leurs rencontres avec les troupes du sultan.

Jacques Cézembre.

GARDE-ROBE DE GUILLAUME II

Les transformations impériales.

Changer de costumes sept, huit, et même douze fois par jour est une des occupations favorites de l'empereur Guillaume.

Il est propriétaire de cinquante châteaux dans chacun desquels il y a pour le moins cinquante uniformes. On évalue à trois millions et demi cette garde-robe digne d'un rajah de l'Inde.

Au "Nouveau Palais" de Potsdam, sa résidence préférée, quatre immenses pièces sont remplies de ces costumes et douze valets ne sont occupés qu'à préparer et à mettre en place des divers uniformes que le souverain revêt aux différentes heures de la journée.

Guillaume II possède plus d'uniformes que n'importe quel monarque du monde: uniformes prussiens, wurtembergeois, bavarois, russes, autrichiens, anglais, italiens, portugais, correspondant à chacun des régiments de toute armé dont il est le chef, il les a tous, grande et petite tenue.

Il porte plus de cent titres et il est amiral dans trois des plus grandes marines de la terre.

L'empereur aime particulièrement s'habiller en s'inspirant des circonstances dans lesquelles il se trouve. Ainsi, recevant un officier en audience, il revêt l'uniforme du régiment de cet officier. Si le fils d'un chef de régiment vient lui faire part officiellement de la mort de son père, le kaiser le reçoit dans l'uniforme du défunt. Un ambassadeur d'une puissance étrangère se fait-il annoncer? Il est reçu par le souverain habillé en général prussien, la poitrine chamarrée des décorations et insignes du pays du visiteur.

Tous les matins, le grand maréchal de la Cour communique la liste des audiences à Bauer, valet en chef, préposé à la préparation des différents costumes que le monarque est susceptible de réclamer dans la journée.

Bauer a sous ses ordres douze valets qui passent leur vie à plier, déplier, replier les costumes royaux.

Le valet en chef dirige en outre un atelier de douze tailleurs occupés uniquement à créer pour le "maître" de nouveaux uniformes que celui-ci ne porte d'ailleurs jamais plus de deux ou trois fois.

L'empereur Guillaume a la passion des voyages et c'est dans ces fréquents déplacements à travers l'Europe et ses Etats que le chapitre "costumes" se complique singulièrement. Il ne part jamais sans emporter au moins une quinzaine d'uniformes différents pour parer à toute éventualité.

Quand cette éventualité se présente, il sait se transformer avec une rapidité et une maestria vraiment déconcertante. Il en a fait preuve en mainte occasion et plus particulièrement lors de sa visite à la cour d'Angleterre en 1902.

Le yacht impérial, le *Hohenzollern*, avait été signalé au large des côtes britanniques et les dignitaires envoyés à la rencontre du kaiser l'attendaient à Port-Victoria. En examinant le yacht avec une longue-vue, ces dignitaires pouvaient distinguer sur le pont, se promenant de long en large, un général allemand, dans lequel ils finirent par reconnaître le royal visiteur. Dès que la passerelle du yacht fut jetée au débarcadère, les ambassadeurs de la cour se précipitèrent, mais en vain, pour souhaiter la bienvenue au général allemand. Guillaume II, habillé en amiral anglais, les salua le premier.

Aussitôt débarqué, le kaiser monta dans un train spécial. Il disparut pendant quelques instants, puis on vit arriver dans le wagon-salon un officier de dragons du Ier régiment royal anglais auquel personne ne fit attention. Jugez de la stupéfaction générale lorsque, cet officier prenant la parole, on reconnut l'empereur.

Quand le train stoppa à Wolferton où d'autres hauts personnages l'attendaient, l'incident du costume fut vite connu et tout le monde s'écarquillait les yeux pour voir le fameux dragon. Ce fut peine perdue! Le kaiser descendit du train en redingote, haut de forme, gants gris perle, en un mot en parfait gentleman britannique.

Durant son séjour en Angleterre, il parut successivement en général en chef anglais, amiral anglais, officier de dragons anglais, en docteur de l'université d'Oxford.

En résumé, Guilaume II se pique de ne pas ressembler au commun des mortels. Il est grandement aidé en cela, du moins quant à la forme, par son formidable vestiaire de 2,500 uniformes, parmi lesquels il en affectionne cependant deux surtout. En effet, aux cérémonies ou simplement en public, il paraît toujours en général prussien. A Potsdam, il porte toujours l'uniforme des gardes du corps: tunique blanche, cuirasse d'argent bruni et casque étincelant surmonté de l'Aigle aux ailes éployées.

Inutile de vous dire que l'entretien du magasin impérial exige des soins constants. Rien que pour conserver les uniformes réunis dans les quatre palais situés à Berlin et aux environs, il faut chaque année quatre-vingts boîtes, soit environ huit cents kilos de boules de napthaline, sans parler du camphre et des copeaux de cèdre dont on emploie également d'énormes quantités. Et l'empereur a encore quarante-six autres châteaux éparpillés un peu partout dans toute l'étendue de l'empire!

L. Kuentz.

TRIBUNE LIBRE

Fannystelle, 8 mai 1914.

Monsieur le rédacteur de la *Liberté*.

Dans sa réponse du 5 mai à ma protestation contre cette phrase de son article "Une leçon de l'étranger", publié le 10 mars, ainsi conçue: "Cette belle France, qui marchait autrefois à la tête des nations, est descendue *presque la dernière* des nations de *second rang*", M. l'abbé St-Amant trouve que, dans cette protestation, je me suis placé juste... à côté de la question.

De deux choses l'une: ou je me suis bien mal exprimé, ou mon honorable contradicteur n'a pas voulu me comprendre.

A mon avis, c'est en examinant la question au sextuple point de vue religieux, politique, littéraire, artistique, scientifique et financier qu'on peut se former une opinion juste et vraie sur le rang que doit occuper une nation et sur l'influence qu'elle peut exercer dans le monde. C'est ce que j'ai cherché à exposer. Il paraît que je me suis trompé de chemin. Cependant, voyons un peu.

Assurément la France n'est pas nécessaire à Dieu. Néanmoins, il l'a faite pour être nécessaire au monde. Car, on peut se demander ce que serait celui-ci, aujourd'hui, si elle n'avait pas existé, ou si elle n'avait pas rempli sa mission. On peut aussi se figurer ce qu'il deviendrait si, demain, elle venait à disparaître.

A elle seule, ne donne-t-elle pas près des trois-quarts des missionnaires, des religieuses qui répandent dans l'univers entier, avec les lumières de l'Evangile, l'amour de son nom? N'est-ce point chez elle qu'on trouve au moins les deux tiers de l'argent nécessaire à la propagation de la Foi et à d'autres oeuvres mondiales de charité? Et on voudrait que tout cela ne contribue pour rien à lui assigner une belle place dans le rang des nations? Par suite, en disant qu'elle est toujours restée ce qu'elle devait être, je comprends qu'elle est le porte flambeau de la foi et de la civilisation. Et ce flambeau, je ne crois pas qu'elle l'ait encore laissé tomber de ses mains, malgré toutes les épreuves qu'elle a subies.

Mais en admettant que tout ceci soit à côté de la question, ainsi que sa situation dans les sciences, les arts, la littérature et les finances, examinons-la au seul point de vue de la politique internationale. Si, réellement, elle occupe un rang comparable à celui du Mexique et aussi infime que celui que M. l'abbé St-Amant veut bien lui octroyer si généreusement, comment se fait-il que depuis 1896, elle ait reçu autant de visites *officielles* de la part des chefs d'état européens? Tous les rois et empereurs l'ont visitée, consultée, moins deux, l'un empêché par son grand âge, l'autre parce que, malgré son vif désir, on n'a pas voulu le recevoir, même à l'état de statue. En toute bonne foi, peut-on croire que cela représente une situation inférieure dans le concert des nations?

Il est possible que l'influence de la France ne soit pas encore ce qu'elle devrait être, et tout ce que ses enfants voudraient qu'elle soit. De grosses fautes ont été commises qui auraient pu être évitées si elle avait eu le bonheur d'avoir un gouvernement plus honnête et vraiment national. Mais, de là à prétendre qu'aujourd'hui elle ne joue aucun rôle dans le règlement des questions internationales, ce n'est plus qu'un parti pris de dénigrement envers et contre toutes les évidences.

Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur, la nouvelle assurance de mes meilleurs sentiments.

F. Mollot.

Soumissions

Les soumissions sont ouvertes pour des travaux de réparations, de drainage, de ciment et pour l'installation d'un système de chauffage à air chaud dans la cave de l'église de Saint-Eustache.

Toute soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté au montant de 5 pour cent de la soumission.

On ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Aucune soumission ne sera reçu après le 20 mai.

Pour plus amples détails s'adresser à M. le curé Bastien.

On Demande

Une servante. S'adresser à Mme Delorme, 561, Rue Furby, Winnipeg. Téléphone Sherbrooke 395.

Forgeron

On demande un forgeron à Saint-François-Xavier. Forge toute prête. Pour plus amples informations, s'adresser à

Wilfrid Régnier.

ILS PREFERENT LE MANITOBA A L'ALBERTA ET A LA SASKATCHEWAN

M. l'abbé Bouillon amène un premier contingent de colons. Ce que disent des colons venus avec l'abbé Normandeau et qui préfèrent les terres manitobaines. M. l'abbé Bouillon reviendra bientôt avec un contingent de Canadiens Français du Michigan.

Samedi avant-midi, nous avons eu à nos bureaux la visite de M. l'abbé Bouillon, missionnaire colonisateur, et de deux nouveaux manitobains, MM. Michaud et Laberge. Tous revenaient de Toutes Aides, un centre nouveau en voie de colonisation par l'élément français, à dix-huit milles au nord de Sainte-Rose du Lac.

* * *

M. l'abbé Bouillon nous a fourni d'intéressants détails sur son travail de colonisation française au Manitoba. Il a quitté Montréal le 14 avril avec un groupe de 27 colons, les uns de Québec, les autres des Etats-Unis. Un groupe de 6 l'a précédé de quelques jours, venant par le Pacifique Canadien. Son contingent voyageait par le Grand Tronc et le C. N. R. Huit jours avant son départ, il a dirigé vers le Manitoba un autre groupe de 10 colons.

Les excursionnistes, originaires des Etats-Unis, se sont immédiatement dirigés vers la région de Fannystelle où la plupart ont des parents. Ils voudraient s'y porter acquéreurs de terres déjà en culture. Des jeunes gens, plusieurs se sont déjà placés chez des fermiers à Elie, à Saint-Pierre et à Saint-Jean-Baptiste. Ils veulent faire un stage sur la ferme avant de se lancer dans la culture pour leur propre compte.

Le reste des excursionnistes après une visite de la région Poule d'Eau, pour le moment peu propice à la colonisation parce que trop éloigné des communications avec le chemin de fer, s'est dirigé vers Toutes Aides, au nord de Sainte-Rose du Lac. MM. Michaud et Laberge étaient de ce nombre. Comme à tous les autres le pays leur a plu beaucoup et ils s'y sont immédiatement assuré de bons "homesteads". Selon eux c'est un excellent terrain très favorable non seulement à la culture du blé mais encore à l'élevage parce que tout près du lac. Venus avec l'excursion de l'abbé Normandeau, ils ont visité l'Alberta Central et la Saskatchewan et n'ont rien rencontré d'aussi bon. Leur choix s'est finalement porté sur le Manitoba.

Toutes Aides est à 18 milles du chemin de fer qui s'y rendra dès que la voie sera prolongée pour atteindre Winnipegosis. Il y a déjà une petite chapelle et de temps à autre le prêtre y vient. Une école sera construite à l'automne. On a déjà fait le choix des commissaires. C'est l'intention de M. l'abbé Bouillon d'y diriger tous ses colons qui voudront des homesteads. Il est certain que dès que la population sera assez nombreuse Toutes Aides aura un prêtre résident.

M. Michaud, un tout jeune homme père de deux enfants, a pris un quart de section. Il vient de la région de Montréal. M. Laberge vient de Sainte-Foye près de Québec. A peine dans la quarantaine, il a une belle famille de 12 enfants dont neuf garçons. Il a pris une section toute entière.

L'un et l'autre sont à faire actuellement l'achat de chevaux pour aller commencer leurs travaux sur leurs homesteads. Ils seront rejoints par leur famille à l'automne.

Dans quelques jours, dès que les autres excursionnistes auront fait le choix de leurs terrains, M. l'abbé Bouillon partira pour l'état du Michigan où l'attendent un groupe de 23 Franco-Américains qu'il mènera s'établir au Manitoba.

LA QUALITE DES IMMIGRANTS

Le conseil de ville de Montréal discute la politique d'immigration à outrance

Montréal, 5.—La persévérance des sans-travail venus quotidiennement se masser aux portes de l'Hôtel de Ville a fini par faire ouvrir les yeux de nos édiles et l'un d'eux, M. Larivière, a tout simplement proposé à la dernière séance du Conseil Municipal de mettre un frein à sa politique d'immigration intempestive. Cette résolution a été envoyée au comité de législation où elle mourra, mais il n'en est pas moins résté de la discussion qu'elle a soulevée, l'impression que nos édiles condamnent le système d'immigration actuel. Certains échevins tout en déclarant que l'on ne devrait pas faire croire que Montréal était une ville affamée parce qu'elle avait chez elle des centaines de sans-travail ont dit que le gouvernement devrait amender la loi d'immigration afin de mieux choisir les étrangers qu'il nous donne comme concitoyens.

M. l'échevin Giroux dit qu'il y a dans toutes les villes qui prospèrent un surplus d'hommes qui se placent avec le temps, mais qu'il ne faut pas crier famine parce que quelques centaines d'hommes chôment. Chaque année, entre la disparition de la neige et l'ouverture de la navigation et le commencement des travaux de la voirie la même chose se produit. M. l'échevin Ménard est aussi de cette opinion, mais il s'élève contre la qualité des immigrants que l'on fait venir en payant, au Canada.

"Le quart, si non la moitié, sont des criminels, des voyous, des bons à rien. Il suffit d'assister aux séances de nos tribunaux criminels, où ils sont en nombre sur le banc des accusés pour s'en rendre compte."

Le débat ne saurait manquer d'avoir une répercussion salutaire auprès du gouvernement dans le cas contraire.

M. Larivière semble bien décidé à revenir sur la question. C'est un commencement d'agitation qui devrait porter des fruits.

ST-BONIFACE

M. l'abbé Lambert, récemment ordonné à la prêtrise, vient d'être nommé vicaire à Grande-Clairière. M. l'abbé Pierquin est curé de cette paroisse.

* * *

Mgr Béliveau est parti dimanche matin pour Montréal d'où il se rendra à New-York De là, il se dirigera vers Naples en faisant escale à Lisbonne et Alger. Mgr Béliveau reviendra immédiatement après sa visite à Rome. Il sera de retour à la mi-juillet.

* * *

M. François-Edouard Martel est décédé à l'hôpital de Saint-Boniface à l'âge de 69 ans. C'était un vétéran de la guerre de Sécession et il avait au cours de sa carrière parcouru le monde. Il fut blessé durant la guerre civile aux Etats-Unis. Il prit part à la lutte contre les Féniens en 1865 et aux troubles de 1870. Après un assez long séjour au Manitoba, il devint professeur à Lorette. Il occupa ce poste de 1875 à 1892. Puis il enseigna à Saint-Léon et à Somerset. Il entra ensuite au département des affaires indiennes et y demeura depuis.

Quatre enfants lui survivent: MM. J.-A. Martel, de Minneapolis, R.-P. et R.-A. Martel, de Saint-Boniface et Mme A. Bissonnette, de Saint-Boniface.

Les funérailles ont eu lieu à la cathédrale. Les porteurs furent le juge Prud'homme, MM. Roger Goulet, Eugène Dubuc, William Lagimodière, F.-X. Normandeau et Alphonse Lemay.

* * *

BAPTEMES

7 mai. Evelyn-Jane, fille d'Allen Beaudette et de May Coates.

8 mai. Marie-Gilberte-Raymonde, fille d'Alphonse-Louis Poirier et d'Amélia Raymond. Parrain, Pierre Desrosiers; marraine, Albertine Joly.

9 mai. Delphis-Abraham-Isaïe fils de Doria Phaneuf et de Célina St-Mars. Parrain, Delphis St-Mars; marraine, Lucie Marion.

10 mai. Jean-Oscar-Albert, fils de Désiré Belleghem et de Louise Bossuyt. Parrain, Oscar Wynant; marraine, Marie Van Belleghem.

* * *

La Ligue des Demoiselles Catholiques de Langue Française recevra demain soir Mgr l'Archevêque. A cette occasion elle donnera dans la salle de l'Académie Saint-Joseph une séance littéraire et musicale. En voici le programme:

Pièce concertante—Valse Carnavalesque, op. 73, *C. Chaminade*—Melles A. Mondor et A. Lemieux.

Choeur—La prière, R. *Bacchini*—Solo—Melle A. Bétournay, Acc.—Melles J. Prendergast et A. Caron.

Compliment de Fête, Melle A. Mondor.

Piano Solo—Spinning Song, *Liszt*—(Flying Dutchman) *Wagner*—Melle L. Couture.

Drame—Les Martyres—I Acte.

Piano Solo—Prelude, op. 3, No. 2, *Rachmaninoff*—Melles J. Prendergast et A. Gagnon.

Les Martyres, II Acte.

Piano Solo—Valse, Etude, op. 52, *Saint-Saëns*—Melle A. Lemieux.

Comédie: Sagesse de profiter d'un bon conseil—I Acte.

Pièce concertante—Romanze, op. 51, *E. Grieg*—Melles E. Couture et A. Caron.

Sagesse de profiter d'un bon conseil—II Acte.

Choeur: Nos Titres de Gloire—Hymne à Pie X.—Chantons le peuple canadien.—Chant de L. D. C. F.—Acc. Melles J. Prendergast et A. Caron.

Allocution de Sa Grandeur Mgr L.-P.-A. Langevin, D.D., archevêque de Saint-Boniface.

Choeur—Le drapeau de Carillon, *C.-W. Sabatier*—Acc. Melles A. Mondor et M. Lemay.

Dieu Sauve le Roi!—Acc. Melles M.-J. Bérubé et E. Couture.

A. M. D. G.
LES MARTYRES
Personnages:

Prisca, impératrice, Melle M.-J. Bérubé.

Valérie, sa fille, Melle A. Mondor.

Sylvie, prêtresse de Vesta, Melle A. Désourdis.

Claudia, diaconesse, Melle E. Couture.

Cornelie, diaconesse Melle I. Pelletier.

Pauline, amie de Valérie, Melle A. Lemieux.

Fulvie, vestale, Melle H. Marcoux.

Catéchumènes, vestales et suivantes.

SAGESSE DE PROFITER D'UN BON CONSEIL
Personnages:

Mme Javert, Melle A. Gagnon.
Fanny, Melle A. Bougard.
Mme Postel, Melle B. Dussault.
Fanchette, Melle A. Bétournay.
Mme Persil, Melle A. Baril.
Louise, Melle G. Lavoie.
Caroline, Melle M. Lemay.
Mme Jérome, Melle I. Pelletier.

* * *

Les Cadets de l'Ecole Provencher donneront jeudi soir, dans la salle de l'Académie Saint-Joseph, une séance en l'honneur de Mgr l'Archevêque. On exécutera le programme suivant:

Grande Marche, *J. Demaele*—Orchestre de l'Ecole Provencher.

Chants—La Chasse à l'Isard, La Sainte Bannière—Choeur de l'Ecole Provencher.

Adresse à Sa Grandeur Mgr Langevin, Armand Ledoux.

Les Anciens Canadiens, Acte I.

Le Fusil Scolaire, *Henri Gilbert*—Joseph de Ambrosis.

Newport Waltzes, *E. Hazel*—Orchestre de l'Ecole Provencher.

Les Anciens Canadiens, Acte II

Cavalaria Rusticana, *Masgagni*—R. Gens et Crèvecoeur.

Les Anciens Canadiens, Acte III.

O Canada!—God Save the King!

Marche Finale, *Holzman*—Orchestre de l'Ecole Provencher.

LES ANCIENS CANADIENS
Drame en Trois Actes, tiré du roman populaire de *P. A. de Gospé.*
Personnages: ....

Archibald de Locheil, Armand Schwartz.

Jules D'Aberville, George Ducharme.

De Saint Luc, Guillaume L'Evêque.

La Grande Loutre, Sauvage, Noël Bougard.

Talamouse, Sauvage, Charles Senez.

Montgomery, Alphonse Doucet.
José, Alphonse Menu.
Dumais, Rodolphe Beaucage.
Fontaine, Joseph de Ambrosis.
Dubé, Camille Schwartz.
Pierrot, Saul Leclerc.

Miliciens:—A. Menu, O. Wynant, B. La gimodière, E. Bourgeault, W. Paul, P. Starr.

Soldat Anglais, Z. Johnson.
Sauvages, etc.

Voici la liste du corps des Cadets de l'Ecole Provencher.

Chef du corps des Cadets, Geo. Ducharme.

Adjutant des Cadets, Armand Schwartz.

Sergent-Major des Cadets, Henri Deschambault.

Quartier Maître des Cadets, Alex. Pelletier.

—Compagnie A.
Capitaine, Henri Lévêque.
1ère Section.—Sergent, Noël Bougard.
2ème Section.—Sergent, Willie Lévêque.

—Compagnie B.
Capitaine, Charles Senez.
1ère Section.—Sergent, Rodolphe Beaucage.
2ème Section.—Sergent, Camille Schwartz.

—Compagnie C.
Capitaine, J. Ambrosis.
1ère Section.—Sergent, Roland Houde.
2ème Section.—Sergent, Gustave Pelletier.

—Compagnie D.
Capitaine, Alphonse Doucet.
1ère Section.—Sergent, Alphonse Lévêque.
2ème Section.—Sergent, Adélard Bellavance.

Aumônier: M. l'abbé Messier.

LES ETUDIANTS ALLEMANDS SE SUICIDENT

La honte d'un échec poussent de nombreux etudiants au suicide.

Berlin, 5.—Les derniers examens dans les écoles allemandes ont donné lieu, comme chaque année, à plusieurs suicides. Des enfants craignant un échec n'ont pas hésité et se sont enlevés la vie; d'autres, mortifiés de l'échec n'ont pu se résigner à supporter la honte qu'ils prétendaient s'être attirée.

En une seule journée, trois étudiants se sont suicidés; tous trois avaient moins de dix-huit ans.

L'un de ces enfants se jeta sous un train, parce qu'il n'avait pu monter à une classe supérieure. Un autre élève de dix-sept ans se voyant à la veille de subir un examen qui aurait abrégé d'une année son service militaire. Ses professeurs assurent que le jeune homme aurait remporté un succès, car il était très intelligent.

On peut expliquer un tant soit peu ces suicides nombreux par la manière dont les jeunes gens allemands sont appelés à gagner leur vie.

Tous ambitionnent le titre de fonctionnaire public Ce tire comporte beaucoup d'avantages dont ne peuvent se prévaloir ceux qui ne sont pas fonctionnaires publics.

Entre autres avantages, ce titre donne droit à une pension de retraite; la loi protège spécialement ces officiers contre les insultes. Il est beaucoup plus grave d'assaillir un officier public qu'un citoyen ordinaire.

Mais ceux qui ont échoué aux examens obligatoires de leurs écoles ne peuvent devenir fonctionnaires de l'Etat. Même dans la vie privée, les jeunes gens allemands ne peuvent qu'avec peine obtenir des positions responsables dans les compagnies de commerce et ils sont, par conséquent, empêchés d'entrer dans les professions qui requièrent de l'instruction. Il n'est donc pas étonnant que la jeunesse allemande s'alarme à ce point d'un échec aux examens.

Mais, il n'y a pas que les enfants des écoles qui s'épouvantent à l'arrivée des examens. Un homme âgé de vingt-deux ans avait étudié la procédure légale et était sur le point de subir ses examens. Il avait, à maintes reprises, déclaré à ses amis qu'il ne passerait pas. La veille du jour où il allait se présenter aux examens, il se jeta par sa fenêtre et se tua raide sur le pavé.

UNE COURSE AU VOLEUR

Un policier est blessé mais le bandit est pris.

Montréal, 5.—Au cours d'une bataille avec des voleurs, surpris dans un magasin qu'ils venaient de défoncer rue Notre-Dame à Saint-Henri, l'agent Ratelle a été blessé au bras d'une balle de revolver vers 1 heure ce matin. L'un des bandits se mit à tirer sur la police et celle-ci lui rendit la politesse. Au cours de la fusillade l'agent Ratelle fut atteint au bras et dut cesser la poursuite de même que l'agent Deslongchamps qui vint à son secours. Durand continua sa course assisté bientôt les agents Raymond et Blegner, les voleurs se voyant serrés de près entrèrent dans une maison au No. 107 de la rue Saint-Augustin. Les agents y pénétrèrent à leur tour. Dans une chambre ils trouvèrent deux jeunes gens qui disent se nommer Jos. Cousineau alias Latulippe et Jack Laflamme mais ils nièrent avoir été mêlés à l'histoire du vol.

Cousineau était blessé à la jambe et son complet était troué en plusieurs endroits par des balles. Il fut immédiatement mis sous arrêts dans tous les cas.

AU SACRE COEUR

M. J.-A.-N. Leveillé, gérant de la Banque d'Hochelaga à St-Boniface est parti pour un voyage de trois semaines dans la province de Québec. En revenant, il assistera au congrès de l'Union Saint-Joseph à Sturgeon Falls.

* * *

Naissance: Marie-Susanne, fille de M. Buffet.

* * *

La congrégation des Enfants de Marie a élu, dimanche, les officiers suivants pour le prochain semestre:

Présidente, Melle Morin, vice-présidente, Melle A. Patenaude, sécrétaire-trésorière, Melle Yvonne Gosselin, sacristine, Melle Irène Piédalue, choristes, Melles Thérèse Hamel et Claire Dumoulin, conseillères, Melles M. Laplume, M. Simoneau, M. Saint-Pierre, Surprenant, Bernardin et Béatrice Olivier.

* * *

Le docteur Laurendeau a donné, mardi dernier, dans la salle paroissiale, une intéressante conférence sur les ravages de l'alcool.

* * *

Le R. P. Portelance, O.M.I., curé est absent pour quelques jours.

* * *

Le R. P. Therrien, O.M.I., curé de St-Charles, et MM. les abbés Mireault, curé de St-Adolphe, et Caron sont de passage à l'archevêché.

THIBEAUVILLE

Jeudi le 21 mai, jour de l'Ascension, il y aura à Thibaultville une loterie au profit de l'église. La salle sera ouverte à 4 heures p.m. Des billets seront mis en vente et des objets vendus à l'encan. A 6 heures souper auquel sont conviés tous les visiteurs. A la veillée, amusements divers et tirage des objets mentionnés sur les billets de loterie.

Bienvenue à tous.



Le général Huerta. Il est président du Mexique depuis la chute de Madero qui avait réussi, avec l'aide des Américains, à calbuter Porfirio Diaz dont le vigoureux gouvernement avait assuré vingt années de prospérité au Mexique.

Huerta est fort cultivé et très énergique. N'était-ce l'opposition que soudoient contre lui les Américains, il aurait déjà rétabli la paix au Mexique.

L'ABBE LOISELLE EST SUSPENDU

Une conséquence de la lutte scolaire dans Ontario.

Windson, Ont., 11.M. l'abbé Loiselle, curé de River Canard, vient d'être suspendu par Mgr Fallon, évêque de London. Il aurait, dit-on, refusé de comparaître devant un tribunal ecclésiastique du diocèse dans une cause née de la lutte en faveur des écoles bilingues. L'abbé Loiselle a recusé ce tribunal comme incompétent.

M. l'abbé Loiselle et d'autres prêtres français avaient reçu ordre de venir rendre témoignage à London vendredi dernier. Ils s'y rendirent mais quand ils furent appelés à rendre témoignage ils recusèrent le tribunal comme incompétent. L'abbé Loiselle a été suspendu et les autres prêtres réprimandés.

Cette cause doit se plaider devant la Congrégation de la Rote à Rome. C'est pour cette raison que l'abbé Loiselle et les autres prêtres ont recusé le tribunal de Mgr Fallon. Ils affirment que c'est un tribunal inférieur qui n'a rien à voir dans la cause soumise à la Congrégation de la Rote.

DANS IBERVILLE

Une convention libérale a choisi M. J.-A. Picard d'Elie comme adversaire de M. Aimé Bénard, député actuel d'Iberville, aux prochaines élections.

La convention qui a eu lieu à Winnipeg se composait de délégués anglais et français. Plusieurs candidats furent proposés mais M. Picard fut le choix unanime de la convention.

Plusieurs discours furent prononcés après la convention.

En wagon.

Personnages: un mystificateur célèbre et son patient.

Le Mystificateur.—Savez-vous quelle différence il y a entre la Dame blanche et mes affaires?

—Ma foi, non!...

—C'est que la Dame blanche vous regarde, tandis que mes affaires ne vous regardent pas.

Nez du patient!